

Lire dans ce numéro la suite des exploits sensationnels du grand détective MARTIN-NUMA

N° 25 — 1^{re} ANNÉE

REDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES
8, Rue Saint-Joseph, PARIS
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET CONCOURS
10, rue Saint-Joseph, PARIS
(On s'abonne dans tous les bureaux de poste)

PRIX : 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES
ÉVÉNEMENTS PASSIONNELS
OU TRAGIQUES

ROMANS DE DÉTECTIVES
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR
LES DRAMES DE LA VIE
LES DRAMES DE LA MORT

PARAIT CHAQUE SEMAINE

Un prêtre assassiné à l'autel



UN dramatique incident s'est récemment produit pendant la célébration de la grand'messe, dans l'une des principales églises de Saint-Louis (Missouri). Tandis que le prêtre tournait le dos aux assistants et se trouvait sur la marche supérieure de l'autel, un homme élégamment vêtu qui jusque-là s'était obstinément ten-

Mais le premier moment de stupeur fut de courte durée. Pendant que des femmes épouvantées poussaient des cris tragiques et s'évanouissaient dans un tumulte indescriptible une partie des assistants comme mue par une seule volonté se précipitait sur le meurtrier qui écumait et tentait encore de se servir de

1 dissimulé derrière un pilier, avoisinant l'autel, dans l'attitude de la plus parfaite humilité, semblant prier avec la ferveur la plus grande, d'un bond soudain fit irruption sur les degrés et d'un geste si brusque que personne ne put le prévenir, sortit de dessous sa redingote un immense couteau fraîchement aiguisé et le brandissant avec un geste terrible en frappa sauvagement de plusieurs coups l'officiant qui s'affaissa couvert de sang, dans ses habits sacerdotaux, et rendit l'âme sans proférer une seule plainte devant l'assistance angoissée et pétrifiée par un pareil acte.

3 son arme terrible. Mais vingt poings s'abattant sur lui le désarmèrent, vingt autres l'assommèrent littéralement, déchiquetant ses habits. La foule lui aurait certainement fait payer son attentat sur place si la

Dans notre prochain numéro voir notre GRAND CONCOURS DU CORPS HUMAIN avec nombreux prix

L'ŒIL DE LA POLICE, chaque Samedi: 12 grandes pages, 4 000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs, 10^e le numéro. EN VENTE PARTOUT

police prévenue n'était accourue immédiatement. Arraché à grand-peine à la fureur des fidèles, couvert de sang, le misérable fut identifié. C'était un homme fort honorablement connu.



paroissiens les plus fidèles qui, depuis quelque temps donnaient des signes de dérangement cérébral. Peu de crimes ont été commis sur les marches de l'autel. Rappelons cependant qu'en 1857, l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, périt, en officiant à N. D., sous les coups de Vergès, prêtre interdit

Dans notre prochain numéro GRAND CONCOURS DU CORPS HUMAIN

Histoire de la Semaine

Le Lit Meurtrier

La vieille diligence qui faisait le service entre Dieppe et Saint-Valéry-en-Caux s'arrêtait au relais. Les voyageurs étaient descendus et prenaient quelque rafraîchissement dans une vieille hôtellerie d'aspect assez minable, mais qui était la seule de l'endroit.

L'un d'eux se détacha du groupe et s'approchant de l'hôtelier lui demanda de lui indiquer la demeure du Maître Peyrette, le notaire de la petite ville.

Le patron était un homme d'humeur maussade, qui donna le renseignement demandé, en grognant.

Le voyageur qui lui avait adressé la parole le remercia néanmoins et s'éloigna aussitôt. — Voilà un patron d'hôtel bien peu complaisant, pensa-t-il, et qui n'aura guère ma clientèle!

Puis il se dirigea vers l'étude du notaire. M. Peyrette était établi là depuis de longues années; il avait écrit à M. Valtier — le voyageur en question — pour lui annoncer le décès d'un sien cousin, parent très éloigné et dont il héritait d'une trentaine de mille francs. Toutes les formalités avaient été remplies, aussi le notaire tenait-il cette somme à sa disposition. C'était là l'objet de la visite de Valtier.

Quelques instants plus tard, il entra chez le notaire, qui était absent et ne devait revenir que dans l'après-midi.

Bien qu'il fut ennuyé de ce contre-temps fâcheux, force fut à Valtier d'attendre son retour, et il résolut de se promener dans la petite ville.

Il demanda auparavant au seul clerc de Maître Peyrette, où il pourrait trouver à prendre son repos. L'autre lui indiqua l'hôtel de la Cloche-d'Or, où était le relais de poste.

— Ah, non! bien grand merci, répliqua Valtier. L'hôtelier est vraiment par trop bourru avec ses clients.

— Mais c'est qu'il n'y a pas d'autre hôtel ici. Valtier fit contre mauvaise fortune bon cœur, et comme le grand air l'avait mis en

appétit, il gravit à nouveau les marches du perron de la Cloche d'Or.

La diligence était repartie, et la salle du café se trouvait vide maintenant.

Valtier s'approcha du patron, qui rangeait ses verres et bouteilles et lui demanda si l'on pouvait lui donner à manger.

— Bien sûr! s'écria l'autre, de son air peu aimable. Nous sommes ici pour cela!

Et peu après, Valtier se mettait à table. — Vous ne pourriez pas m'indiquer comment me rendre au château de Rouville?

— Mais à pied, il n'y a pas de voiture qui aille jusque-là.

— Est-ce bien loin?

— Rouville? Non, une petite heure au plus. L'hôtelier avait considéré Valtier pendant un certain temps, puis il lui dit à brûle-pourpoint :

— Ce serait pas pour voir M. Lambert, que vous allez à Rouville? Parce qu'il est défunt depuis quelques semaines. Il n'y a plus que le jardinier au château.

— Je sais, en effet, que M. Lambert est mort, c'est même ce qui m'amène ici, car je suis l'un de ses héritiers.

Ce détail parut vivement intéresser le patron de la Cloche-d'Or.

— M. Peyrette est absent de son étude jusqu'à cet après-midi, je suis donc forcé de l'attendre, et pour tuer le temps, j'avais songé à aller voir Rouville que je ne connais pas.

Puis Valtier ajouta en riant : — Pas plus que mon cousin Lambert, du reste.

— Ah, vous étiez le cousin du défunt? — Oui, c'est comme cela que j'hérite de lui, et ma foi une trentaine de mille francs, c'est toujours une bonne aubaine.

Le patron ouvrit grands les yeux, puis se radoucissant, au point de devenir par trop poli :

— En effet, c'est bien de la chance. Et alors, ajoutez-moi, vous venez pour vous arranger avec le notaire?

— C'est-à-dire qu'il m'a prévenu qu'il tenait cette somme à ma disposition, je suis venu aussitôt et me voilà.

— Mâtin! je voudrais bien avoir pareille aubaine!

La conversation tomba, et Valtier ayant terminé son repas, partit dans la direction du château de Rouville, tout en se promenant.

En prenant par une petite ruelle, il se trouva bientôt derrière l'hôtel. C'était, nous l'avons dit, une vieille mesure qui remontait à plusieurs siècles, et par derrière surtout on pouvait s'en rendre compte.

Les chambres des voyageurs donnaient sur une petite rivière très pittoresque, au courant rapide, que traversait un pont rustique.

Valtier s'était arrêté un instant à contempler ce spectacle, et ne put s'empêcher de songer que l'endroit était bien isolé, et ces chambres aux fenêtres surplombant presque au-dessus de la rivière, avaient peut-être été le théâtre de quelque crime, comme il s'en était commis dans certaines hôtelleries.

En tout cas le lieu eût été choisi à souhait pour une action criminelle!

Poursuivant sa route, Valtier parvint à Rouville, obtint du jardinier la permission de visiter le château, et dans l'après-midi, il revint à l'étude du notaire, qui était rentré chez lui. Les questions de succession, de frais et d'intérêts furent rapidement réglées entre eux et vers cinq heures, l'heureux héritier à qui le notaire venait de remettre 30 billets de mille francs, prenait congé du tabellion; celui-ci en le raccompagnant jusqu'au seuil de son étude, dit, en lui montrant une vieille horloge pendue au mur :

— Ah! voilà qui est fâcheux pour vous! Vous avez manqué la diligence de Dieppe, qui passe vers quatre heures et demie. À moins d'un retard — et il en arrive rarement — je crois bien que vous allez être forcé de coucher à l'hôtel et prendre la diligence demain matin à neuf heures.

Il s'excusa d'avoir été cause de ce contre-temps, puis les deux hommes se serrèrent la main, une dernière fois.

La diligence était, en effet, partie près de vingt minutes auparavant; il ne fallait donc pas songer à la rattraper en route.

— Que voulez-vous? s'écria Valtier au patron de la Cloche d'Or. Il me faudra passer la nuit ici, si vous pouvez m'accommoder.

Il convint du prix avec le patron qui lui fit voir une chambre. Elle était loin d'être très confortablement meublée, mais bah! pour une nuit!

Elle contenait quelques vieux meubles, et entre autres, un grand lit à colonnes et à baldaquin, comme on n'en rencontre plus aujourd'hui.

Le soir Valtier soupa à l'hôtel et, après le repas, se sentant heureux d'avoir pu régler ses affaires avec rapidité il invita l'hôtelier à vider une bouteille de champagne avec lui.

L'autre accepta, et, ne voulant pas être en retard, en offrit une seconde.

Ils causèrent longuement et Valtier lui apprit qu'il avait touché son héritage dont il était porteur.

— N'allez toujours pas vous le faire voler! lui dit l'hôtelier, avec un sourire qui déplut à Valtier.

Il ne savait pourquoi, cet homme lui était instinctivement antipathique. Bien qu'il eût cherché à surmonter la première impression qu'il avait produite sur lui, il n'arrivait pas à se raisonner.

Sa promenade à Rouville avait dû fatiguer l'héritier de M. Lambert, car en finissant la deuxième bouteille de champagne, il sentit ses yeux se fermer malgré lui et il annonça qu'il allait monter se coucher aussitôt, recommandant qu'on le réveillât de bonne heure au matin.

A peine fut-il couché qu'il se sentit pris de malaise, et il lui fut impossible de s'endormir.

Un rayon de lune qui passait au travers de la fenêtre fit danser devant ses yeux tous les objets qui se trouvaient dans la chambre.

Puis il se sentit pris d'oppression, il lui semblait qu'il allait étouffer.

Une insurmontable nervosité s'était emparée de lui. Il lui sembla que quelque chose d'inconnu, d'implicite, d'effrayant allait lui arriver. Et l'attendait. Une sueur froide lui perlait au front.

Allait-il donc être malade?

À tout hasard, il ralluma sa bougie éteinte, décidé à la laisser brûler toute la nuit.

Le sommeil ne venait toujours pas. Il essaya de lire un journal qu'il avait à côté de lui. Impossible. Ses paupières papillotaient à lui faire mal.

C'était ridicule, à la fin! Le lit maintenant, qui paraissait remuer! On eût dit qu'il montait et descendait. Mais non ce n'était pas le lit. Devenait-il fou? Était-il ivre? Révait-il? Sûrement le lit bougeait de nouveau.

Couché sur le dos, il avait les yeux fixés sur le baldaquin.

Il n'y avait pas à en douter, c'était celui-ci qui descendait sur lui lentement, régulièrement et en silence. Il descendait méthodiquement entre les quatre colonnes et allait l'étouffer en recouvrant le lit dans sa longueur et sa largeur.

Il regarda de nouveau : il n'y avait pas à s'y tromper.

Cette découverte et l'horreur qu'elle lui causait avaient momentanément paralysé toutes ses forces, toutes ses facultés.

Il voulait crier, appeler à l'aide, mais impossible d'articuler le moindre son. De nouveau, il ressentait cette effrayante oppression qui l'épouvantait.

Le baldaquin maintenant se trouvait à très peu de distance de lui.

L'instinct de la conservation l'emporta probablement sur tout le reste, et rassemblant toutes ses forces disparues, il put, juste à temps, se mettre sur le côté et glisser à terre, sans bruit.

Il se releva et comprit toute l'horreur de cet instrument infernal.

Au moyen d'une énorme vis de bois, placée au centre du baldaquin, ce dernier descendait et remontait à volonté : le tout était mis en mouvement dans la chambre qui se trouvait située exactement au-dessus de celle occupée par Valtier.

Le baldaquin couvrait le lit maintenant, et le voyageur put s'apercevoir que c'était en réalité un véritable matales très épais destiné à étouffer le malheureux qui se serait trouvé pris dessous, en l'empêchant de pousser le moindre appel, le cri le plus faible.

Le tout était savamment combiné, et Valtier s'expliqua soudain tout ce qui s'était passé : l'hôtelier sachant qu'il était porteur d'une grosse somme d'argent avait résolu de le tuer de cette façon, pour le voler, et avait dû lui verser un narcotique quelconque dans son champagne.

Endormi d'un sommeil de plomb, il ne se serait pas réveillé et aurait été étouffé, puis son corps eût été probablement jeté par la fenêtre dans la petite rivière.

Toutes ces pensées lui vinrent en tête, en quelques secondes.

L'hôtelier allait venir sous peu, car s'habillant en toute hâte, Valtier apercevait maintenant le baldaquin qui remontait lentement.

Pour gagner un peu de temps, il déplaça quelques meubles sans faire de bruit, et barricada la porte : il ne fallait pas, en effet, songer à fuir de ce côté. Il ouvrit la fenêtre, et à la lueur du jour qui commençait à poindre, il vit qu'une gouttière se trouvait placée tout auprès de sa fenêtre.

Avec un petit effort, après avoir escaladé la barre d'appui, il parvint à s'y accrocher des mains et des pieds, puis se laissa glisser.

Il fut bientôt à terre, longea le bord de la petite rivière, prit la ruelle qu'il avait suivie la veille, et se trouva tout de suite hors de danger.

Un paysan qui vint à passer, se rendant aux champs lui indiqua la gendarmerie et Valtier y courut de suite faire le récit de l'aventure terrible qui venait de lui arriver.

Aux premières heures du matin le patron de l'hôtel de la Cloche d'Or était arrêté. Une perquisition qui fut faite dans son établissement amena la découverte du lit infernal et de tout le système qui mettait le baldaquin en mouvement.

Quelques habitants de l'endroit se souvinrent ensuite de la mystérieuse disparition de plusieurs voyageurs qu'on savait avoir passé la nuit à l'hôtel de la Cloche d'Or.

Une enquête habilement conduite amena l'hôtelier à faire des aveux complets.

Il dut confesser leur avoir fait subir le sort qu'il avait réservé à Valtier et auquel celui-ci avait eu le bonheur d'échapper miraculeusement. Le misérable s'était ensuite débarrassé de leur cadavres en les précipitant dans la rivière qui passait derrière sa maison et le courant rapide en cet endroit, les avait emportés loin du lieu du crime.

Il avait pu, de cette façon, éloigner jusqu'alors, de lui tous les soupçons. Un hasard seul l'avait fait prendre.

(Tous droits de reproduction réservés.)

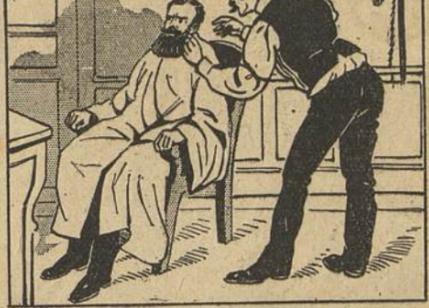
HISTOIRE D'UNE FAUSSE BARBE

Un de nos confrères de Lyon raconte cette histoire réjouissante :

Il y a quelque temps, s'est déroulée à Vichy une petite histoire qui, pour n'avoir pas en jusqu'ici de suites judiciaires, n'en est pas moins assez originale et assurément digne d'être rapportée.

Il s'agit d'un négociant, M. X..., qui faisait des affaires à Paris et à Bruxelles, qui avait une femme et qui occupait un emploi.

Or, récemment, profitant de l'absence de son mari, la



dame X... partit pour une destination inconnue en compagnie de l'employé et après avoir allégué la caisse de son époux d'une somme de 2 000 francs.

De retour à Paris, M. X... se mit à la recherche des fugitifs mais en vain. On ne savait de quel côté ils avaient dirigé leurs pas. Or un beau jour, M. X... reçut une lettre qui lui signalait la présence de sa femme à Vichy.

Il monta dans un train et se rendit dans cette ville. C'est là que l'affaire prend un caractère tout à fait romanesque. M. X... voulait surprendre les coupables et son premier soin fut... d'aller chez un perruquier habile, se faire poser une fausse barbe!

Il parut que le Figaro accomplit sur le visage de M. X... un travail d'art à rendre jaloux un comédien habile à se grimer.

Mais, hélas! ce fut en vain. M. X... se convainquit bientôt que l'indication qu'on lui avait donnée était aussi fautive que sa barbe.

Les fugitifs n'étaient pas à Vichy. Mais M. X... ne s'est pas découragé, il est parti pour Lyon, sur la foi d'un nouvel indice.

VALET DE CHAMBRE CAMBRIOLEUR. Dernièrement, le valet de chambre d'un hôtel particulier de l'avenue Hoche, profitant de l'absence de son jeune maître, attendit que la mère de celui-ci se fut couchée pour dérober des bijoux et de vieilles pièces d'or. Puis, ouvrant la porte, sans que le concierge entendit le moindre bruit,

il se rendit au Bois de Boulogne, près du pavillon d'Armanville, et creusa deux trous : dans l'un, il enfila une boîte, renfermant 25 pièces de 20 francs anciennes, et dans l'autre, il enfouit un coffret contenant les bijoux, évalués à plus de 10 000 francs.

L'enquête faite par le service de la Sûreté permit d'appréhender que l'auteur du vol était le valet de chambre Jean-Baptiste Julliard, 22 ans. Il était en service depuis deux mois seulement.

Conduit chez M. Baube, commissaire du Faubourg-du-Roule, il fit des aveux et indiqua l'endroit où il avait caché le produit de son vol.

Julliard a été envoyé au Dépôt.

VIOLENTE QUERELLE

À Croix, le beau-fils d'Arthur Merlin, ancien garde-chasse, rentrant ivre au logis fut pris à partie par sa famille. Des voisins, Vandebosche, entendant la dispute voulurent s'en mêler et donnèrent tort aux parents.

Les traitants de voleurs. Tout semblait devoir se terminer ainsi, lorsqu'un petit jour le père Merlin, dit le Grand Merlin, profitant de ce que la dame se trouvait dans la cour avec W. C. vint à travers la porte lui demander des explications



au sujet des injures de la veille. Ce qui est dit est bien dit, fut la réponse de la dame fort occupée comme bien on le pense. Rendu furieux, Merlin ouvrit brusquement la porte du bien retiro et sans scrupule pour la situation de la pauvre dame l'empoigna par les épaules pour la jeter à bas du siège.

Au même instant, le mari de cette dernière surgit armé d'un revolver et tira deux balles à bout portant sur le grand Merlin qui s'enfuit en hurlant. Blessé à l'épaule Merlin a été porté plainte à la gendarmerie de Roubaix. Le coupable est allé se constituer prisonnier.

PRIS DANS UNE RAFFLE. — Le jeune Maurice G... d'une excellente et très honorable famille, natif de Montpellier, et apparenté aux notabilités les plus en vue de cette ville, revenait dernièrement de chez un de ses oncles, habitant Rouen. Traversant Paris pour rentrer à Montpellier

(Voir suite page 11).

TOUS les Evénements dramatiques, les Faits sensationnels du Monde entier les Drames de l'Amour et de la haine, de la vie et de la mort, sont racontés et illustrés chaque Semaine dans

L'ŒIL DE LA POLICE

Splendide Publication Hebdomadaire Paraissant sur 12 grandes pages et PLIANT de nombreux ROMANS et Nouvelles de détective et de police amusants et captivants. ILLUSTRATIONS EN NOIR ET EN COULEURS. En Vente Partout : 10^e le NUMÉRO

CONDITIONS D'ABONNEMENT : FRANCE... 6 fr. ÉTRANGER : 8 fr. On s'abonne : 8, Rue Saint-Joseph, PARIS. Envoi franco d'un N^o spécimen sur demande.



DE LA POLICE Dans la VALLÉE du RHONE

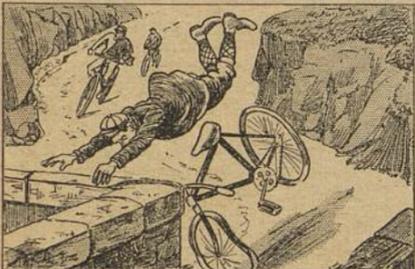
JEUX D'ENFANTS. — Ayant découvert un revolver dans un tiroir, un enfant de 10 ans, Isidore Arnaud habitant à Pradelles, invita un de ses petits camarades Joseph Belledent, âgé de 6 ans à venir s'amuser avec.



Et le mettant soudain en joue et ne croyant pas le revolver chargé il pressa la détente, une détonation se produisit et Belledent atteint à l'œil droit s'affaissa inanimé.

HAUTE-LOIRE.

UN BICYCLISTE EMPORTE PAR LE VENT. — M. Imbert Marcellin, âgé de 35 ans, revenait à bicyclette, avec plusieurs de ses camarades, de la fête de La Saulce



(Hautes-Alpes), lorsqu'arrivé au tournant du pont de Labaume, le cycliste emporté par la violence du vent, a été précipité sur un des parapets du pont et est tombé dans la Durance d'une hauteur de 15 mètres.

Ses camarades se sont aussitôt portés au secours du malheureux Imbert, mais le choc avait été si violent que le cycliste a emporté avec sa machine dans les eaux et tous les efforts sont demeurés infructueux pour retrouver le noyé.

SISTERON.

EXPULSION MOUVEMENTÉE. — Un huissier d'Issoire s'étant rendu à Saint-Yvoine, pour procéder à l'expulsion d'un cultivateur qui refusait de quitter sa maison vendue aux enchères par autorité de justice, trouva cette maison



solidement barricadée. Le propriétaire Antoine Rudel Teyras s'y était en fermé avec sa femme et sa fille. Ayant requis deux gendarmes et un serrurier, l'officier ministériel dut livrer un siège en règle avant de pouvoir pénétrer dans l'immeuble. Au moment où la porte céda et où l'huissier allait en franchir le seuil, les deux femmes armées de gourdins s'élançèrent sur lui tandis que le père lui plantait un couteau dans la cuisse. Les gendarmes et le maire de la commune qui prétaient main forte reçurent également quelques blessures. Enfin force resta à la loi et Rudel a été emmené en famille à la prison d'Issoire.

LES BRISEURS DE CHAINES

Grand roman dramatique (suite) *

PAR JULES MARY

XIV

LA PREMIÈRE BATAILLE (suite) *

Bientôt, deux d'entre eux s'éloignèrent, pour s'arrêter dans un fourré où ils paraient attendre, pendant que le troisième, qui était le plus jeune, sautait dans l'avenue conduisant à la maison.

Celui-là, c'était Rodolphe. Il traversa le bois, s'arrêta devant le perron, hésita un moment...

Puis, il murmura, pour se donner du courage :

— Le devoir !

— Et, résolument, il sonna...

Des pas se firent entendre dans le couloir dallé, derrière la porte, et une femme parut, haute, maigre, l'air cruel.

Céleste Cassoulet...

Elle dévisagea l'étranger avec méfiance.

— Que demandez-vous, monsieur ?

— Je voudrais parler à Mademoiselle Blanche-et-Rose Valerand... dit Rodolphe avec l'accent américain.

— Qui vais-je lui annoncer ?

— Oh ! elle ne me connaît pas... mon nom ne lui dirait rien...

— Mademoiselle Valerand est très vieille, sa santé est mauvaise, la moindre fatigue lui est interdite... Je lui transmettrai, si vous voulez, l'objet de votre visite...

— Oh ! oh ! pensa Rodolphe... Cela sent fort le renfermé dans cette maison.

Et tout haut, de plus en plus yankee :

— Non, c'est à elle que je veux parler... si elle refuse de me recevoir, je me retirerai. Veuillez seulement lui dire que je viens lui donner des nouvelles de son frère Jean-Baptiste Valerand, parti de France pour l'Amérique il y a environ cinquante ans...

— Le frère à l'héritage... exclama Céleste... Ah ! mon Dieu, est-ce qu'il y aurait tout de même des millions, comme le prétend la vieille ?...

L'Américain, flegmatique, tirant sa montre :

— Je suis pressé... le premier train pour Paris est dans une heure...

Céleste disparut en courant et grimpa au premier étage.

Au bout d'une minute elle cria d'en haut, penchée sur la rampe :

— Montez, monsieur, mademoiselle vous attend...

Quelques instants après, Rodolphe se trouvait en présence de la bonne vieille.

Celle-ci n'eut pas la force de se lever de son fauteuil où elle était toute baignée par les rayons du soleil qui pénétrait par la fenêtre ouverte.

* Voir l'Œil de la Police n° 24.

Elle dit d'une voix frémissante :

— Est-ce vrai, monsieur, que vous venez de la part de Jean-Baptiste ?

Rodolphe ne répondit rien. Seulement il alla fermer la fenêtre, précaution qui n'était pas inutile, car il aperçut en bas Céleste Cassoulet aux écoutes... Blanche-et-Rose le regardait faire avec une surprise où il y avait un peu d'effroi. Quel était cet inconnu ? Que voulait-il ? Pourquoi toutes ces précautions ?

Il approcha une chaise du fauteuil de la vieille, prit une des mains ridées et recroquevillées qui pendaient, la serra doucement :

— C'est rue Saint-Louis-en-l'Île que l'on m'a révélé l'existence de votre frère d'Amérique, dit-il, sans accent... J'ai pris ce prétexte pour venir vous voir... sans éveiller de soupçons... car j'ai à vous parler de choses graves...

— Qui êtes-vous donc, monsieur ?

— Je suis Rodolphe, marquis de Fourvières, condamné au bagne à perpétuité...

— Vous ! vous !

— Oui, en rupture de ban...

Elle demanda :

— Vos complices ?

— Libres... évadés comme moi... comme moi prêts à tout...

— Alors, vous n'avez rien oublié de vos graves promesses d'autrefois ?

— Rien...

— Et vous venez pour les accomplir ?...

— Pour mourir, s'il le faut, afin de réparer.

— C'est bien, c'est bien, dit-elle d'une voix altérée... mais vous arrivez bien tard... et Henriette et sa fille sont bien malheureuses. Hélas ! trop tard ! trop tard !

— Dites-moi tout... il le faut... je suis venu pour entendre ce récit...

Et Blanche-et-Rose lui raconta tout.

— Maintenant, acheva-t-elle, je sais qu'on la recherche... Elle se cache à Dolmar, près du Havre, sous le nom de Marie Senéchal... La découvrira-t-on ? Si on la découvre, on lui reprendra Sabine... Elle en mourra... Elles en mourront toutes les deux...

Rodolphe avait pris note de tout.

— Ce soir, nous serons au Havre, dit-il, et désormais nous veillerons sur elle...

Blanche-et-Rose étendit vers le forçat ses mains traversées de frissons.

— Rendez-lui son bonheur, dit-elle, et je vous pardonne le sang répandu...

Il la quitta, très ému, et descendit réveiller l'escalier.

Au moment où il traversait le grand hall, un frofrou de robe lui fit tourner

la tête et il s'arrêta soudain, le cœur étreint, saisi d'admiration et de stupeur...

C'était une apparition... une jeune femme vêtue d'une robe de maison, toute blanche, comme impalpable, à peine serrée à la taille, laissant deviner des épaules jusqu'aux pieds les formes divines, toute la jeunesse et toute la beauté... Elle avait un visage d'une pureté idéale, trompeur, violent, passionné et doux... Et sur un front de marbre, étroit, toute une masse rebelle de cheveux couleur d'or...

Elle passa devant l'étranger, avec une légère inclinaison de sa tête royale...

Et l'apparition s'évanouit.

— Diane ! C'était Diane !

Il la regardait toujours, alors qu'elle n'était plus là. Son cœur battait. Le sang affluait à ses tempes.

Tant de crimes reprochés à cette femme ! D'autres que l'on prévoyait... Était-ce possible ?... Est-ce que tant de séduction s'allie à tant de sclérotisme ?

Il restait là, debout, dans le vestibule... On eût dit qu'il avait peur.

Et il murmura tout haut, sans réfléchir qu'on pouvait l'entendre :

— Dieu ! qu'elle est belle...

Puis, chancelant, il gagna la porte, sortit, traversa le jardin, disparut.

Il rejoignit ses deux compagnons dans les fourrés.

A son trouble, à son égarement, Devallaine et Montaubry comprirent que quelque chose de grave venait de se passer.

— Parle, Rodolphe, tu as une mauvaise nouvelle à nous apprendre ?

Il les regarda. Il semblait sortir d'un rêve. Il s'aperçut alors seulement qu'il n'était pas seul, passa la main sur ses yeux pour effacer l'image brusque, l'image dangereuse, l'image obsédante.

— Qu'as-tu ? Pourquoi ton émotion ?

Il sourit. Il essaya de reprendre possession de lui-même. Il mit son trouble sur le compte de tout ce que venait de lui conter Blanche-et-Rose.

Et quand il eut fini, pendant que les autres réfléchissaient, lui pensait :

— Jamais, je ne reverrai cette femme ! Jamais !... ou je serais perdu !

Ses amis devinèrent qu'il ne leur confiait pas tout.

Mais ils n'osèrent pas l'interroger.

Ils retournèrent à Paris, séparément, comme ils étaient venus et se rejoignirent à la gare Saint-Lazare où ils reprirent les mêmes précautions.

Le soir, ils étaient au Havre. Une heure après ils étaient à Dolmar et frappèrent à la porte de la petite maison, la veille encore habitée par Henriette et sa fille.

FEUILLETON DE L'ŒIL de la Police (25).

LEQUEL DES TROIS ?

Grand Roman policier inédit *

par A.-K. GREEN

CHAPITRE XXIX

Un moment de grâce (suite)

Il se tourna vers M. Rollin.
— J'ai promis à M. Hardy le privilège de passer un moment dans cette pièce seul et sans témoins, fit celui-ci en se dirigeant vers la porte.

Je le suivis et je refermai la porte derrière nous. J'aurais bien voulu savoir ce que pensait mon compagnon du cas de Lionel, mais il se renferma dans un mutisme absolu et nous attendîmes en silence que la porte s'ouvrit et que le jeune homme parût.

— Maintenant, je suis à vos ordres, fit-il en s'adressant au policier. Partons vite, ajouta-t-il, en entendant le tapage qui se faisait dans la maison, les rires, les chants, les vociférations.

* Voir l'ŒIL de la Police n° 24.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

M. Rollin fit entendre un sifflement discret auquel il fut répondu de la même façon du rez-de-chaussée. Alors le vieillard se tourna vers moi, me donna quelques instructions et après m'avoir promis de me laisser sous bonne garde, il fit à Lionel un signe auquel il n'y avait pas à se méprendre. Ils se mirent à descendre. Arrivé au tournant de l'escalier le jeune homme se retourna pour jeter un dernier regard sur la porte qui le séparait de ce qu'il avait le plus aimé ici-bas. Les deux hommes disparurent. Je restai seul sur le palier malpropre.

Au rez-de-chaussée quelques cris et quelques huées saluèrent le passage des agents avec leur prisonnier bien mis. Des grondements significatifs commençaient à se faire entendre que déjà la porte se refermait sur le petit groupe.

Le cœur aussi lourd que le silence qui régnait à présent dans la maison, je rentra dans la chambre.

Un changement s'était produit dans la disposition de la couche mortuaire. La pauvre morte ne gisait plus, comme auparavant, la tête complètement cachée sous la couverture.

Son visage était découvert. De ci, de là, une mèche vagabonde envahissait son front ou ses joues. Sur la couverture, remontée jusque sous ses épaules, se détachaient deux bras blancs. On voyait briller à l'annulaire de la main gauche l'anneau d'or que Lionel avait dû, avant de partir, lui passer au doigt.

CHAPITRE XXX

Un allié inattendu.

Toute cette nuit-là je fus très occupé. Je trouvais moyen, cependant, d'envoyer à Geneviève un petit mot dans lequel je la suppliais de ne lire aucun journal avant de m'avoir vu et même, si c'était possible, de s'enfermer dans sa chambre et de ne parler à personne.

J'ajoutai, pour la tranquilliser, que les nouvelles que j'apporterais la récompenseraient amplement de ce petit effort de patience, et que je ne la ferais pas attendre un instant de plus qu'il n'était absolument nécessaire.

Malgré toute ma bonne volonté, il était dix heures passées lorsque je sonnai à la porte de l'hôtel. Je trouvais Geneviève les joues pâles et les traits tirés.

— Je vous ai obéi, me dit-elle en esquissant un faible sourire. Qu'est-il arrivé ? Pourquoi me disiez-vous de ne pas lire les journaux et de ne causer à personne ?

— Parce que je voulais être le premier à vous révéler le secret de la vie de Lionel Hardy. Avez-vous jamais connu sa femme ?

— Non, fit-elle d'une voix éteinte.

— Elle n'est pas morte dans cet accident de chemin de fer, il y a cinq ans, comme tout le monde le supposait. C'est elle...

— Ah ! s'écria-t-elle, la lumière se faisant subitement dans son esprit. Elle s'affaissa dans un fauteuil, mais l'instant d'après elle se redressa, le visage tout éclairé d'une in-

mense joie, d'un indicible soulagement. Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! fit-elle par deux fois. Puis elle éclata en sanglots.

En vraie femme qu'elle était, aussitôt qu'elle se fut assurée que, malgré les apparences, son cousin n'était pas coupable de l'inconduite qu'on lui reprochait, elle cessa de ressentir la moindre inquiétude au sujet de l'accusation autrement grave qui pesait sur lui.

Même après que je lui eus raconté comment le flacon d'acide prussique s'était trouvé entre les mains de Lionel et comment il l'avait apporté dans l'hôtel, aucun doute ne vint troubler sa confiance retrouvée. Maintenant que le mystère incompréhensible de ses étranges allures est éclairci, déclara-t-elle, je suis toute prête à réfuter les autres accusations portées contre lui. Si, à l'avenir, je rougis quelquefois, en entendant prononcer son nom, ce sera de n'avoir pas repoussé avec suffisamment d'indignation les indignes soupçons dont on a failli empoisonner mon esprit.

Elle me demanda ensuite où se trouvait le corps d'Anita, et lorsque je le lui eus dit, elle exprima le désir d'aller veiller auprès de sa cousine jusqu'au moment où on la transporterait dans sa dernière demeure.

Sachant que rien n'aurait pu être plus agréable à Lionel, je promis de la mener à Asnières. Je lui demandai alors si elle pensait que je me fusse bien acquitté de ma tâche.

Ce qu'elle me répondit, je ne le noterai pas



DE LA POLICE DANS L'OUEST

EXPLOITS D'APACHES. — Des repris de justice, H. Priot, P. Anthoy, René Cordier, Charles Abautret, et J. Lebrun se sont introduits de nuit rue de La Fontaine, chez Mme Veuve Kerhoes en brisant une fenêtre. Après s'être jetés sur la malheureuse femme qui était cou-



chée, les bandits la bâillonnèrent et lui firent subir d'odieuses violences. Bien que serrée fortement à la gorge, la veuve poussa un cri terrible qui fut entendu de deux agents de ronde. Ceux-ci, Gentic et Rannou, s'élançèrent dans la chambre où les forcenés armés de couteaux et de rasoirs, essayèrent de leur opposer une terrible résistance. Deux d'entre eux purent être capturés pendant que les autres prenaient la fuite pour être arrêtés une heure après. La victime a été relevée dans un état lamentable. **BREST.**



DRAME CONJUGAL. — Place du Vieux-Marché une femme Lejeune qui avait abandonné son mari était venue se réfugier chez sa mère avec ses quatre enfants. Sous le prétexte de voir ces derniers le mari âgé de 34 ans vint l'y rattraper. Effrayée, la pauvre femme voulut fuir mais Lejeune sortant un couteau de sa poche en trappa la malheureuse de deux coups terribles la blessant à la gorge et à l'oreille droite. Aux cris poussés par la victime les voisins accoururent et s'emparèrent du meurtrier. **ROUEN.**



EXPLOSION MORTELLE. — A Fermanville, sur la ligne de chemin de fer en construction qui ira de Cherbourg à Barfleur, trois mines ont explosé ensemble et un bloc de pierre énorme a été projeté à plus de 200 mètres atteignant en pleine poitrine le mineur Christophe Marchadour dont la mort a été instantanée. **CHERBOURG.**

PROMENADE TRAGIQUE. — Au passage à niveau de la Couture près de Sainte-Luce, le dragon Gazeau, ordonnance qui montait le cheval de son officier, a été jeté à bas par sa bête dans un écart terrible et s'est ouvert le crâne. Le malheureux a été relevé sans vie. **LOIRE-INFÉRIEURE.**

La porte était fermée. La maison paraissait vide.

Ils se regardèrent anxieux. Puis, Rodolphe frappa de nouveau, plus fort...

Alors une voisine mit la tête à la fenêtre.

— Qu'est-ce que vous demandez ?

— Madame Marie Sénéchal...

— Elle est partie...

— Partie ?

— Oui... pour l'autre bout du monde...

C'est une femme qui a l'air quasiment de n'être à son article nulle part... Elle aime les aventures. Elle a vendu dans la journée tout son saint-frusquin pour s'embarquer, nous a-t-elle dit...

— S'embarquer... Et vous a-t-elle dit aussi pour quelle destination ?

— Oh ! elle ne s'en cachait pas. Elle est, à l'heure présente, sur le *Calédonien* et tout le monde, au Havre, sait que le *Calédonien* conduit des colons émigrants vers la Nouvelle-Algérie...

— A quelle heure part le bateau ?

— A la mer-pleine... vers sept heures...

La fenêtre se referma...

Rodolphe regarda sa montre. Il était sept heures. Il faisait presque nuit.

Sans un mot, ils se mirent à courir vers le Havre, désespérés...

Une demi-heure de retard, seulement, et Henriette et Sabine étaient sauvées...

Ils les arrachaient à des misères abominables...

Ils ne purent aller jusqu'aux ports.

Sur la jetée, ils aperçurent une foule énorme acclamant ceux qui s'exilaient.

Ils entendirent des cris partant de cette foule, des acclamations... On encourageait les pauvres gens qui s'en allaient à la mort... aux angoisses de l'abandon, aux tortures de la faim...

Rodolphe, dans une détresse affreuse, demandait :

— Le *Calédonien* ?

Un homme lui montra un lourd bateau à deux milles déjà, à demi noyé dans la nuit...

XV

LE CHEMIN DU CRIME.

Cassoulet n'eut pas de peine à rendre compte de sa mission lorsqu'il se présenta à la villa de Chamardé.

Ce fut Diane qu'il vit la première.

Et il lui dit :

— J'ai réussi. Mère et fille sont en route pour l'inconnu.

Et quand il se trouva devant Claude Morland :

— Malgré les recherches les plus actives et les plus intelligentes, nous n'avons pas pu retomber sur la piste ; mère et fille ont disparu sans que nous ayons pu savoir ce qu'elles sont devenues, où elles se sont réfugiées. Il y a tout à présumer qu'elles ont dû quitter la France...

Et Claude, angoissé, en larmes, avait répondu :

— Cherchez... cherchez toujours... ne vous découragez pas...

Pour la troisième fois les journaux de Paris publièrent le signalement et les portraits de Sabine et d'Henriette. Mais à quel bon ?

Le *Calédonien* était déjà loin, entraînant les deux malheureuses.

En septembre, c'est-à-dire quelques jours après ces derniers événements, Claude et Diane rentrèrent à Paris. Mais Diane était ambitieuse, affamée de dépenses et de luxe. Elle n'avait pas voulu habiter le petit appartement de la rue Sainte-Anne où Claude et Henriette avaient si longtemps vécu heureux. Elle voulait mieux. Elle rêvait de fêtes et de réceptions. Comment donner à ces fêtes et ces réceptions ? Pendant l'été, toutes les fois qu'elle avait eu l'occasion de venir à Paris, elle avait rôdé un peu partout à la recherche d'un appartement et, avenue Hoche, près de l'Etoile, elle avait fini par arrêter un second étage où, aussitôt, elle fit apporter meubles et bibelots. L'appartement était de vingt-cinq francs par an. En trois mois, il y eut là pour cent mille francs de meubles. Tout était prêt quand on quitta Chamardé.

Claude avait payé, sans réflexions sur ces dépenses.

Quand il entra chez lui, dans ce nouvel intérieur luxueux, il parut ne s'apercevoir de rien. Il resta absorbé, l'âme absente. Il ne vivait plus que pour deux êtres, par deux êtres : Sabine et Diane. Sa tendresse pour Sabine avait augmenté depuis la disparition de l'enfant, et s'il ne pleurait plus c'est qu'il n'avait plus de larmes à répandre ; et sa passion pour Diane était, plus que jamais, emportée et terrible.

— Nous donnerons une grande fête au début de l'hiver, avait dit Diane... Ce sera notre prise de possession de la vie parisienne... Ta première femme te faisait vivre un peu comme un escargot... Moi, c'est autre chose...

Il sourit tristement. Il hochait la tête et payait sans mot dire.

A l'écurie, il y eut quatre chevaux et trois voitures dans la remise. Six domestiques n'étaient pas de trop.

Quant à Blanche-et-Rose, dont Claude n'avait pas voulu se séparer, on la reléguait au sixième, dans une chambrette louée par la concierge. On lui portait à manger, ce qu'il lui fallait. Elle ne descendait presque plus, ne voyait jamais la belle aux cheveux d'or. Seulement, Claude, lorsqu'il était sûr que sa femme n'en saurait rien, montait chez la bonne vieille et restait quelques minutes auprès d'elle. On ne parlait pas d'Henriette. Jamais, entre eux, ce nom n'était prononcé, mais il était tout le temps question de Sabine... Puis, quand on entendait, en bas, dans la cour, un roulement de voiture, quand Claude devinait que Diane rentrait, vite, il se hâtait de quitter Blanche-et-Rose...

Tous les jours, il était un peu plus triste.

Il avait voulu reprendre la vie d'autrefois, d'activité, de fièvre, toute aux entreprises heureuses, aux idées pleines d'invention, aux opérations suivies presque toujours de la fortune...

On le voyait rue Saint-Marc, à sa banque, régulièrement.

On le voyait à la Bourse, comme d'habitude.

L'homme qui venait là, c'était bien, en apparence, le Claude Morland que l'on avait connu, honnête, plein de tact, d'une prévoyance déliée en affaires... mais ce n'était que l'apparence... Ce n'était que

le fantôme du boursier avisé qui avait fait sa fortune et celle de plusieurs autres...

L'édifice lentement édifié de sa fortune, sous l'égide et sous le sourire tendre de la gentille Henriette, s'écroulait sous les coups de bélier formidables d'opérations malheureuses. Il fallut quelques semaines pour raser jusqu'au sol ce qu'on avait mis des années à construire... Alors, il s'acharna, avec une sorte de délire, se lança à corps perdu dans toutes les affaires qui lui furent présentées...

C'était la fin... La ruine complète, irrémédiable, absolue...

Diane lui demandait, toute resplendissante de jeunesse et de beauté :

— Quel jour et quelle époque te plairont le mieux, pour notre grande fête ?

Il ne lui avait pas encore confié ses peines et ses angoisses.

Jusqu'au dernier moment il avait compté sur un retour de la fortune !...

Il la regarda avec crainte.

Car il l'aimait et il la redoutait. Elle était si belle qu'il avait peur de la perdre.

Il lui prit la main.

— Comme tu es belle ! murmura-t-il.

— Je serai plus belle encore à cette fête et vous serez fier de moi !...

— Jamais je ne t'aimerai plus que je t'aime.

— Oui, mais votre orgueil sera charmé du succès que j'obtiendrai, car jamais je n'aurai été plus belle et je serai belle pour vous... en pensant à vous...

— Tu me rends fou, en me parlant ainsi.

— N'est-il pas naturel que je te rende heureux... Ne le mérites-tu pas ?... Tu m'as aimée et tu m'a voulue quand j'étais pauvre... Tu m'entoures de tout le luxe que je puis désirer... Si ce luxe me rend plus belle n'est-il pas juste que tu sois heureux ?...

— Pauvre, m'aurais-tu aimé, Diane ?

— Certes, en doutes-tu ?

— Non. Je crois en toi, j'ai pourtant besoin que tu me le dises.

— Pourquoi ?

— Parce que, si quelque jour le malheur venait... de ce côté-là... eh bien, il nous resterait notre amour... et notre amour, ce serait encore le bonheur.

Elle eut une pointe d'inquiétude.

— Comme tu me dis cela...

Il garda le silence et détourna les yeux.

— Claude ! dit-elle, alarmée.

Alors, pâle mortellement, la voix assourdie par son émotion, il se décida :

— Diane, il faut que tu le saches, je ne peux plus te le cacher plus longtemps...

— Mais quoi donc ? Parle ! parle !...

— Cette fête ne peut pas avoir lieu... Pour quelle raison ?

Et elle-même avait pâli. Alors, terrifié, il se hâta d'ajouter :

— Du moins cet hiver... non, pas cet hiver... plus tard, peut-être...

— Mais tu as un motif ?... Tu ne me dis pas tout ?

— Nous avons fait beaucoup de dépenses en ces derniers temps... Il serait prudent de nous arrêter... Je crains que cela ne nous gêne un peu...

ici. Sans aller jusqu'à dire que ma secrète espérance y trouvât le moindre encouragement, il est certain qu'en sortant de l'hôtel, je me sentis le cœur soulagé d'un poids énorme.

Moi-même, je ne lus pas les journaux ce jour-là. Leur prose m'eût paru bien incolore après l'émouvant récit que j'avais recueilli des lèvres de Lionel. Je m'assurai simplement que ce dernier n'avait pas été relâché après ses entrevues avec le juge d'instruction. J'y vis la preuve que le malheureux jeune homme n'était pas encore au bout de ses peines, comme je l'avais espéré. J'étais persuadé, cependant, que M. Rollin et Doucet partageaient tous deux ma croyance à son innocence. C'était pour moi une consolation, mais cela ne m'empêchait pas de me demander avec inquiétude quelle nouvelle surprise nous réservait l'avenir.

Avez-vous jamais souhaité ardemment une chose que votre bon sens vous montrait comme à peu près impossible ? Et au moment où vous vous y attendiez le moins avez-vous vu cette impossibilité se réaliser devant vos yeux et cela de la façon la plus naturelle du monde ?

Depuis la mémorable soirée où s'était déroulé le drame auquel le hasard s'était plu à me mêler, je n'avais cessé de souhaiter, sans oser l'espérer, l'occasion de causer tranquillement et sans témoin avec le vieux Ma-

thieu. Encore désirais-je que cette occasion semblât purement fortuite, de crainte que le vieillard, mis en défiance, ne s'enfermât dans un mutisme obstiné.

Eh bien, cette entrevue, sur laquelle je ne comptais guère, assurément, le hasard me la procura ce jour-là de la façon suivante.

En entrant dans un bureau de tabac de la rue du faubourg Saint-Honoré, tout près de Saint-Philippe-du-Roule, j'aperçus le vieux maître d'hôtel au coin de la rue de la Boétie, qui achetait des oranges à un marchand ambulancier.

Je me hâtai de sortir du débit sans même songer à allumer le cigare que j'avais choisi et m'approchant de Mathieu, je lui souhaitai le bonjour, en lui administrant sur l'épaule une tape amicale.

Il se tourna lentement, et fixa sur moi un regard moitié inquiet, moitié souriant. Puis il baissa les yeux.

— Bonjour, monsieur, fit-il.

Vous faites votre provision d'oranges ? repris-je sans paraître m'apercevoir que la rencontre ne lui plaisait pas outre mesure. Elles ne valent pourtant pas grand-chose avant la Noël... Mais dites-moi, qu'est-ce que vous pensez de cette nouvelle surprise ? Je parle de l'arrestation de M. Lionel. Jamais je n'aurais cru que ce fût lui le coupable, et vous ?

Le vieux domestique ne s'indigna pas

comme je m'y serais attendu. Il se contenta de hocher la tête d'un air pensif. Puis, recevant des mains du marchand les oranges qu'il avait achetées il ajouta finement :

— On ne se doute guère comment tourneront les petits enfants qu'on a bercés dans ses bras !

Il souleva sa casquette d'un geste décidé qui mettait fin à notre conversation et s'éloigna dans la direction de l'hôtel.

Et voilà tout ! J'allumai rageusement mon cigare. Je m'en voulais de m'être laissé éconduire aussi aisément, de n'avoir pas fait preuve d'un peu plus de savoir-faire. Une si belle occasion ! Et ne pas avoir su en tirer un meilleur parti !

Je rentrais chez moi de fort méchante humeur. Le calme avec lequel le vieux Mathieu, si dévoué à la famille Hardy, avait accepté l'hypothèse de la culpabilité de son jeune maître m'irritait d'autant plus que je sentais se réveiller en moi, en présence de cette attitude, certains doutes que je croyais bien avoir écartés une fois pour toutes.

Un jeune homme m'attendait dans le vestibule. Il devait être bien impatient de me parler, car en me voyant entrer, il ne fit qu'un bond vers moi en disant :

— C'est moi, monsieur... c'est moi, Doucet.

Il était le bienvenu en cette occasion, et je le lui fis bien voir par mon accueil.

— Entrez dans mon bureau, mon cher Dou-

cet, fis-je avec empressement. Vous avez du nouveau ?... A-t-on relâché M. Hardy, ou bien...

— Non, fit-il, à mon grand regret, tout en s'asseyant dans le fauteuil que j'avancais à son intention. Non, il n'y a rien de nouveau. M. Hardy n'est pas relâché... Mais il faut qu'il le soit, et cela sans tarder. J'ai bien remarqué, hier soir, la sympathie qu'il vous inspirait dans son malheur, et comme je la partage je suis venu vous demander la permission de causer un peu avec vous de cette affaire, dans l'espoir qu'à nous deux nous réussirons peut-être à trouver une solution de nature à assurer son élargissement. Pour ma part, on ne me fera jamais croire qu'il soit coupable. Autant me dire que c'est moi qui ai fait le coup... C'était donc un des deux autres... Mais lequel des deux ?... Je ne veux plus ni manger ni dormir que je ne le sache.

— Et M. Rollin ?

— Il est souffrant — perclus de rhumatismes atterrés la nuit dernière. — Le champ est libre et j'entends en profiter. Je veux que M. Lionel Hardy soit rendu à la liberté à temps pour assister à l'enterrement de sa femme. Si je ne réussis pas à le tirer d'affaire, je lâche le métier et je vais casser des pierres sur la route.

— Vous m'intéressez au plus haut point, mon cher Doucet. Je suis tout prêt à vous aider de mon mieux. Mais prenez donc un

Elle entrevit la vérité, la vérité affreuse. Et, d'une voix rauque :

— Claude... nous sommes ruinés ?
— Oui.
— Complètement ?
— Il faudra tout vendre, jusqu'au dernier tableau et jusqu'au dernier meuble pour faire face à ce que je dois et sortir avec honneur de la crise.
— Et il ne nous restera rien... rien ?...
— Rien, Diane, que ma foi en toi... et que ton amour !...

Le regard de la jeune femme devint terrible et ses jolis traits furent empreints soudainement d'une cruauté inouïe.

Un mépris immense, dans ses beaux yeux, pour cette faiblesse.

Puis, dans un effort suprême, elle reprit son sang-froid :

— Soit, dit-elle, payons, vendons tout... Tu as fait fortune une fois... La confiance en toi restera entière... en ta probité, en ton intelligence... Tu feras fortune une seconde fois...
Il secoua la tête.

Son regard fut navrant, d'une tristesse et d'un désespoir immenses.

— Non, Diane, c'est fini !...
— Fini ?
— Oui.

Il appuya les mains sur son front en un geste douloureux. Vraiment, il y avait un peu de folie chez le pauvre homme en cette minute.

Il murmura :

— Il n'y a plus rien... plus rien là, entends-tu... Depuis que Sabine est partie, j'ai senti le coup, un coup profond, mortel... Je ne suis plus ce que j'étais... je ne suis plus moi... je ne comprends plus !...

Et se frappant le front, il bégayait :

— Plus rien, plus rien là...
Elle vit l'abîme... les misères... l'éternelle vie de privations, de travail, à la place de tout ce qu'elle avait rêvé... Effroyable chute !... Quelque chose la serrait à la gorge... Elle suffoquait... Elle n'eut pas un mot de pitié pour cet homme... pas une parole tendre... Elle ne l'aimait pas. Elle ne l'avait jamais aimé. Ce qu'elle avait voulu, c'était un mariage riche qui la tirât du ruisseau où elle s'embourbait. Et dans ce ruisseau, tout à coup, elle replongeait plus profond.

Il comprit peut-être cette détresse, eut peur et pour éviter un dur reproche :

— Ton père ? dit-il...
— Avec la Nouvelle-Algérie ?
— Oui... ne nous viendrait-il pas en aide ?...

Avec des mots saccadés, martelés, méprisante et sans cœur :

— Mon père, je le connais, il ne faut pas compter sur lui. Il me verrait mourir de faim qu'il ne me donnerait pas un sou... Et puis, où est-il ?... Et ne devinez-vous pas comment finira l'immense escroquerie où il cherche à s'enrichir ?... Avant six mois il passera en cour d'assises... Et c'est lui qui aura besoin de moi...
— Diane, dit-il doucement, ne te déssole pas... Ne me disais-tu pas tout à l'heure que tu m'aurais épousé, même pauvre ?... En bien, je suis pauvre, ce n'est pas ma faute, ce qui arrive...

aimons-nous toujours... Nous pouvons toujours être heureux... on n'a pas besoin de tant d'argent pour vivre et tu es trop belle pour ne pas être plus belle encore au milieu de la pauvreté... Moi, tu verras... je serai gai... je t'aime et je ne peux que t'aimer... tu seras riche de tendresse... reine toujours... souveraine comme par le passé... On nous oubliera... Nous nous ferons tout petits afin de passer inaperçus... Nous n'aurons pas besoin des autres... je travaillerai pour que tu aies le nécessaire... et si tu n'exiges rien de trop, tu verras, ma chérie, que le bonheur sera encore à notre foyer...
— Travailler ? dit-elle... moi aussi, sans doute ? Et à quoi, s'il te plaît ? Je ne connais aucun métier... Je me ferai femme de journée.
— Non, non, tu ne travailleras pas, je ne veux pas que tu fatigues les beaux yeux, et que tu uses les petites mains... et que tes pieds mignons se durcissent à trop marcher... Tu resteras chez nous...
— Et je ferai la cuisine ?...
— Je t'en prie, Diane, ne sois pas trop cruelle, ne me rends pas fou... dis-moi que tu m'aimes... encore, encore...
Elle haussa les épaules et murmura :
— Ce n'est pas cet amour-là qui nous donnera des rentes.
— C'est mal, c'est mal, ce que tu dis...
— Tu travailleras, toi... dis-tu ? Et chez qui ?... Voudra-t-on t'occuper ? Et puisque tu ne te sens plus la force de t'occuper de tes propres affaires, crois-tu qu'on te laissera t'occuper des affaires des autres ?...
Il eut un sourire étrange.
Et tout à coup, à voix basse, comme s'il lui confiait un secret :
— Oui, je travaillerai... mais plus dans les bureaux... Non, je ne pourrais pas... Les chiffres me fatiguent, brouillent mon cerveau, me rendent fou... Je me sens perdu au milieu des combinaisons où je me plaisais tant, où je me retrouvais si aisément... Ecrire même, me fatiguer...
— Travailler ? Et à quoi donc ?
— Attends... tu vas voir, dit-il.
Il sortit... la laissant indécise... Parfois, elle doutait de la raison de Claude. Et, impitoyable, elle pensait :
— S'il devenait fou, je serais libre... Elle se regarda dans une glace, se cambrant, releva sa tête superbe. Un rayon de soleil s'abattit sur sa chevelure et la fit reluire de tons d'or.
— Je me tirerai bien d'affaire toute seule...
Mais que faisait Claude ? Il ne revenait pas. Elle allait s'informer lorsqu'elle soudain la porte du salon s'ouvrit.
Diane fit un brusque mouvement de surprise.
Un homme — un ouvrier — entra, qu'elle ne connaissait pas.
Et l'homme s'arrêta sur le seuil, en face d'elle.
— Que voulez-vous ? qui demandez-vous ?
Il était vêtu d'une cotte et d'un bourgeron. Une ceinture de cuir lui serrait les reins et il était coiffé d'un petit chapeau noir de feutre mou. Il portait ses outils dans un sac pendu par une courroie à l'épaule.

de ces cigares. Puisqu'on dit, que le tabac stimule les fonctions du cerveau, profitons-en !
Le jeune policier guigna les cigares d'un œil de convoitise.

— Merci, monsieur, fit-il. Fumez, vous-même, si vous voulez, cela ne me gênera nullement, mais moi, quand j'ai à travailler, je préfère m'abstenir. Ayez l'obligeance d'éloigner un peu cette boîte de mon coude. Et si ma main fait mine de s'étendre vers elle, avant que cette question soit réglée, faites-moi le plaisir de me rappeler vertement à l'ordre.

Je fis comme il le demandait ; c'est-à-dire que j'éloignai de lui les cigares. Mais je m'abstins, moi aussi, de fumer. Mon cerveau devait être aussi capable que le sien de fonctionner sans le secours de la déesse Nicotine.

CHAPITRE XXXI
L'idée de Doucet.

— Vous avez été le premier, monsieur, commença mon compagnon, à entrer dans la pièce où s'est commis le crime. Seriez-vous assez aimable pour me raconter à nouveau et de la façon la plus détaillée, ce qui se passa entre vous et M. Hardy ? Vous me permettrez bien, en vous écoutant, de fermer les yeux. Je vois mieux les scènes qu'on me décrit, lorsque rien ne vient distraire mes regards. Enfin, comme cela me dérange beaucoup de parler quand j'ai besoin de concentrer ma pensée, vous m'excuserez si je me permets

simplement de lever le doigt lorsque je désirerais que vous m'accordiez un instant de réflexion ?
Je lui certifiât que je ne demandais qu'à faire tout ce que je pourrais pour faciliter la tâche qu'il avait entreprise. Cette question réglée à notre satisfaction mutuelle, il se prit la tête entre les mains, pendant que j'étais mais mon récit en termes identiques, à peu de chose près, à ceux dont je me suis servi au commencement de cette histoire.

Le jeune homme m'écouta parler sans faire le moindre mouvement, pendant que je lui racontais l'appel dont j'avais été l'objet de la part de la petite Claire, et mon entrée dans l'hôtel. Mais il leva le doigt lorsque je lui décrivis l'attitude de M. Hardy, appuyé à son bureau et sur le point de s'affaisser d'un instant à l'autre sur le plancher.

— Vous n'avez entendu aucun bruit dans la maison ? demanda-t-il. Aucun pas furtif dans le vestibule ou dans les autres pièces du rez-de-chaussée ?
— Aucun. Je me rappelle même avoir eu l'impression tout d'abord que le vieillard et sa petite-fille se trouvaient seuls dans l'hôtel. Je n'ai jamais éprouvé de plus grande surprise qu'en m'apercevant que la maison était pleine de domestiques et que plusieurs membres de la famille se trouvaient aux étages supérieurs.

— Cela nous amène au premier point que nous avons à discuter. On est toujours parti

du principe que M. Hardy connaissait celui dont la main criminelle avait versé le poison qui lui brûlait les entrailles. Mais je vous le demande, monsieur, s'il en était ainsi, n'aurait-il pas déclaré nettement le nom de celui de ses fils qu'il savait enfin être le coupable ? S'en serait-il tenu à la formule vague dont il avait été obligé de se contenter en parlant à Mlle Saugé de la première tentative faite pour l'empoisonner ?
— C'est bien possible, mais...
— Vous n'attribuez pas une grande importance à mon objection ?
— Non, et voici pourquoi. Malgré tout mon désir de voir éclater l'innocence de ces trois jeunes gens, je me rappelle trop bien l'importance qu'il attachait à ce que Geneviève reçût bien le bout de papier sur lequel il croyait avoir consigné ses paroles suprêmes, pour pouvoir admettre que celles-ci ne constituaient rien de plus précis qu'une répétition de l'ancienne formule. En présence de la mort qui le guettait, il n'a eu qu'une pensée, qu'un désir : faire connaître à Geneviève qu'il ne s'était pas trompé dans ses suppositions ; que c'était bien un de ses fils qui avait naguère cherché à l'empoisonner, et que ce fils avait enfin réussi à exécuter son noir dessein.

— Tout cela peut être très juste, mais mon objection tient toujours. Vous dites qu'il n'aurait pas consacré ses dernières pensées, ses dernières forces à faire parvenir à cette jeune fille la simple répétition d'un doute qui sub-

Il releva la tête avec un sourire de fierté.

— Diane, tu ne me reconnais pas ?
Elle étouffa un cri de colère.

— Toi... c'est toi... en ce costume...
— Mon Dieu, oui... en ce costume...
— Pourquoi cette mascarade ? Qu'est-ce que cela signifie ?
— Nous ne sommes pas en carnaval, il n'y a point là de mascarade, et cela signifie tout simplement que je viens d'aller reprendre les habits de mon ancien métier... Tu le sais, je t'ai dit en te racontant ma vie, j'ai commencé par être serrurier... J'étais même très adroit dans ma partie... Ces vêtements, je les ai toujours gardés comme une relique, avec mes outils... Eh bien, voilà ce qui nous fera vivre honnêtement, pauvrement, mais dans la plus complète indépendance... Je suis sûr que je me remettrai vite à la besogne. Au bout de quelques mois, la main sera faite et je trouverai de l'ouvrage. Je ne serai pas en peine alors de gagner mes sept ou huit francs par jour. Et qui sait même si je ne deviendrai pas patron à mon tour...
Il souriait encore, très heureux...
Elle murmura :
— Il est fou !
Il devina plutôt qu'il n'entendit.
— Non, je ne suis pas fou. Déjà, depuis quelques jours, je me suis enquis d'un maître-serrurier chez lequel je pourrai recommencer mon apprentissage. J'en ai découvert un, nommé Messier, qui demeure rue Saint-Antoine, et en même temps il m'a indiqué un petit logement au quatrième, sur la cour, dans une maison de la rue Saint-Paul, à deux pas... J'y suis allé... Le logement me plaît. Il y a une chambre, une pièce qui peut servir à tout et où nous mangerons, et une petite cuisine. Ah ! dam ! ce n'est pas bien grand et je n'ai pas pu loger la pauvre Blanche-et-Rose... Mais je réussirai à la faire entrer dans un asile de vieillards... Si tu as le temps, demain, nous irons visiter notre nouveau domicile... Plus c'est petit, plus c'est facile à meubler... Plus c'est petit, plus souvent on se rencontre, et plus on se rencontre plus souvent on s'embrasse. Tu verras, tu verras, ma chère belle, ma chère aimée... tu verras que le bonheur y habitera avec nous... Je travaillerai ferme pendant toute la semaine et nous aurons les dimanches pour nous... Alors, nous irons les passer à Vintennes, près du lac, quand il fera beau. Nous emporterons notre déjeuner et nous mangerons sur l'herbe... Oh ! ma Diane, souris veuille, à ces projets d'un avenir pauvre... Ce n'est pas cet avenir-là que je prévoyais pour toi... Mais est-ce ma faute ? Non, non... Je t'en prie, ne me montre pas ce visage sévère, ne me regarde pas comme cela avec des yeux qui me font peur. J'ai besoin d'un peu de courage, en ce moment, et j'ai besoin surtout de beaucoup d'amour...
— Ainsi, tout cela est vrai ? Vous n'inventez rien ? Voilà votre vie désormais, telle que vous venez d'en faire le tableau...
(Lire la suite au prochain numéro.)

NOYÉ EN MER. — A trois milles environ au large de Villeroi, le jeune Occagno, âgé de 13 ans, pêchait aux maquereaux avec son oncle et son cousin, quand, voulant tirer sur une ligne, il fut entraîné par le poids de son corps et tomba à l'eau.

Son oncle se porta immédiatement à son secours et jeta deux panneaux en guise de bouées de sauvetage. Le pauvre enfant qui ne savait pas nager parvint à s'accrocher à un de ces panneaux et son oncle put le hisser dessus et l'y asseoir. Malheureusement, par suite d'un remous, le jeune Occagno ne put se maintenir et tomba pour la deuxième fois à la mer. Son oncle tenta vainement de le sauver : exténué de fatigue, il faillit lui-même périr et put à grand peine s'accrocher à une amarre qui traînait à l'arrière du bateau. Là, le matelot qui se trouvait à la barre parvint à le remonter à bord.

MILITAIRE ASSAILLI PAR DES APACHES. — Le soldat Jean Marcouly du 2^e génie venait de passer quelques instants avec une fille galante et avait négligé de lui régler le prix de son entretien lorsque la fille lui enleva brusquement son képi et appela à elle deux individus qui se tenaient dans une chambre voisine. Ceux-ci allaient inévitablement assommer le malheureux troupier lorsqu'un soldat du 81^e de ligne nommé Chaze se porta à son secours accompagné de deux civils et mit en fuite les agresseurs qui ont été arrêtés peu après par les agents Paillet et Delpol. MONTPELLIER.

DÉVOUEMENT TRAGIQUE. — Une vieille femme de 70 ans la veuve Irénée Mauries, était engagée sur la voie du passage à niveau 108, situé entre la Bastide-Denat et Ranteils à 7 kilomètres d'Albi, lorsqu'un train arriva. La garde-barrière voyant le danger voulut se porter au secours de la septuagénaire mais trop tard, car le convoi débouchant à toute vitesse les renversa toutes deux et leur passa sur le corps les écrasant horriblement. ALBI.

DE LA POLICE
DANS LE MIDI

NOYÉ EN MER. — A trois milles environ au large de Villeroi, le jeune Occagno, âgé de 13 ans, pêchait aux maquereaux avec son oncle et son cousin, quand, voulant tirer sur une ligne, il fut entraîné par le poids de son corps et tomba à l'eau.

Son oncle se porta immédiatement à son secours et jeta deux panneaux en guise de bouées de sauvetage. Le pauvre enfant qui ne savait pas nager parvint à s'accrocher à un de ces panneaux et son oncle put le hisser dessus et l'y asseoir. Malheureusement, par suite d'un remous, le jeune Occagno ne put se maintenir et tomba pour la deuxième fois à la mer. Son oncle tenta vainement de le sauver : exténué de fatigue, il faillit lui-même périr et put à grand peine s'accrocher à une amarre qui traînait à l'arrière du bateau. Là, le matelot qui se trouvait à la barre parvint à le remonter à bord.

MILITAIRE ASSAILLI PAR DES APACHES. — Le soldat Jean Marcouly du 2^e génie venait de passer quelques instants avec une fille galante et avait négligé de lui régler le prix de son entretien lorsque la fille lui enleva brusquement son képi et appela à elle deux individus qui se tenaient dans une chambre voisine. Ceux-ci allaient inévitablement assommer le malheureux troupier lorsqu'un soldat du 81^e de ligne nommé Chaze se porta à son secours accompagné de deux civils et mit en fuite les agresseurs qui ont été arrêtés peu après par les agents Paillet et Delpol. MONTPELLIER.

DÉVOUEMENT TRAGIQUE. — Une vieille femme de 70 ans la veuve Irénée Mauries, était engagée sur la voie du passage à niveau 108, situé entre la Bastide-Denat et Ranteils à 7 kilomètres d'Albi, lorsqu'un train arriva. La garde-barrière voyant le danger voulut se porter au secours de la septuagénaire mais trop tard, car le convoi débouchant à toute vitesse les renversa toutes deux et leur passa sur le corps les écrasant horriblement. ALBI.

DE LA POLICE
DANS LE MIDI

NOYÉ EN MER. — A trois milles environ au large de Villeroi, le jeune Occagno, âgé de 13 ans, pêchait aux maquereaux avec son oncle et son cousin, quand, voulant tirer sur une ligne, il fut entraîné par le poids de son corps et tomba à l'eau.

Son oncle se porta immédiatement à son secours et jeta deux panneaux en guise de bouées de sauvetage. Le pauvre enfant qui ne savait pas nager parvint à s'accrocher à un de ces panneaux et son oncle put le hisser dessus et l'y asseoir. Malheureusement, par suite d'un remous, le jeune Occagno ne put se maintenir et tomba pour la deuxième fois à la mer. Son oncle tenta vainement de le sauver : exténué de fatigue, il faillit lui-même périr et put à grand peine s'accrocher à une amarre qui traînait à l'arrière du bateau. Là, le matelot qui se trouvait à la barre parvint à le remonter à bord.

MILITAIRE ASSAILLI PAR DES APACHES. — Le soldat Jean Marcouly du 2^e génie venait de passer quelques instants avec une fille galante et avait négligé de lui régler le prix de son entretien lorsque la fille lui enleva brusquement son képi et appela à elle deux individus qui se tenaient dans une chambre voisine. Ceux-ci allaient inévitablement assommer le malheureux troupier lorsqu'un soldat du 81^e de ligne nommé Chaze se porta à son secours accompagné de deux civils et mit en fuite les agresseurs qui ont été arrêtés peu après par les agents Paillet et Delpol. MONTPELLIER.

DÉVOUEMENT TRAGIQUE. — Une vieille femme de 70 ans la veuve Irénée Mauries, était engagée sur la voie du passage à niveau 108, situé entre la Bastide-Denat et Ranteils à 7 kilomètres d'Albi, lorsqu'un train arriva. La garde-barrière voyant le danger voulut se porter au secours de la septuagénaire mais trop tard, car le convoi débouchant à toute vitesse les renversa toutes deux et leur passa sur le corps les écrasant horriblement. ALBI.

DE LA POLICE
DANS LE MIDI

NOYÉ EN MER. — A trois milles environ au large de Villeroi, le jeune Occagno, âgé de 13 ans, pêchait aux maquereaux avec son oncle et son cousin, quand, voulant tirer sur une ligne, il fut entraîné par le poids de son corps et tomba à l'eau.

Son oncle se porta immédiatement à son secours et jeta deux panneaux en guise de bouées de sauvetage. Le pauvre enfant qui ne savait pas nager parvint à s'accrocher à un de ces panneaux et son oncle put le hisser dessus et l'y asseoir. Malheureusement, par suite d'un remous, le jeune Occagno ne put se maintenir et tomba pour la deuxième fois à la mer. Son oncle tenta vainement de le sauver : exténué de fatigue, il faillit lui-même périr et put à grand peine s'accrocher à une amarre qui traînait à l'arrière du bateau. Là, le matelot qui se trouvait à la barre parvint à le remonter à bord.

MILITAIRE ASSAILLI PAR DES APACHES. — Le soldat Jean Marcouly du 2^e génie venait de passer quelques instants avec une fille galante et avait négligé de lui régler le prix de son entretien lorsque la fille lui enleva brusquement son képi et appela à elle deux individus qui se tenaient dans une chambre voisine. Ceux-ci allaient inévitablement assommer le malheureux troupier lorsqu'un soldat du 81^e de ligne nommé Chaze se porta à son secours accompagné de deux civils et mit en fuite les agresseurs qui ont été arrêtés peu après par les agents Paillet et Delpol. MONTPELLIER.

DÉVOUEMENT TRAGIQUE. — Une vieille femme de 70 ans la veuve Irénée Mauries, était engagée sur la voie du passage à niveau 108, situé entre la Bastide-Denat et Ranteils à 7 kilomètres d'Albi, lorsqu'un train arriva. La garde-barrière voyant le danger voulut se porter au secours de la septuagénaire mais trop tard, car le convoi débouchant à toute vitesse les renversa toutes deux et leur passa sur le corps les écrasant horriblement. ALBI.

DE LA POLICE
DANS LE MIDI

NOYÉ EN MER. — A trois milles environ au large de Villeroi, le jeune Occagno, âgé de 13 ans, pêchait aux maquereaux avec son oncle et son cousin, quand, voulant tirer sur une ligne, il fut entraîné par le poids de son corps et tomba à l'eau.

Son oncle se porta immédiatement à son secours et jeta deux panneaux en guise de bouées de sauvetage. Le pauvre enfant qui ne savait pas nager parvint à s'accrocher à un de ces panneaux et son oncle put le hisser dessus et l'y asseoir. Malheureusement, par suite d'un remous, le jeune Occagno ne put se maintenir et tomba pour la deuxième fois à la mer. Son oncle tenta vainement de le sauver : exténué de fatigue, il faillit lui-même périr et put à grand peine s'accrocher à une amarre qui traînait à l'arrière du bateau. Là, le matelot qui se trouvait à la barre parvint à le remonter à bord.

MILITAIRE ASSAILLI PAR DES APACHES. — Le soldat Jean Marcouly du 2^e génie venait de passer quelques instants avec une fille galante et avait négligé de lui régler le prix de son entretien lorsque la fille lui enleva brusquement son képi et appela à elle deux individus qui se tenaient dans une chambre voisine. Ceux-ci allaient inévitablement assommer le malheureux troupier lorsqu'un soldat du 81^e de ligne nommé Chaze se porta à son secours accompagné de deux civils et mit en fuite les agresseurs qui ont été arrêtés peu après par les agents Paillet et Delpol. MONTPELLIER.

DÉVOUEMENT TRAGIQUE. — Une vieille femme de 70 ans la veuve Irénée Mauries, était engagée sur la voie du passage à niveau 108, situé entre la Bastide-Denat et Ranteils à 7 kilomètres d'Albi, lorsqu'un train arriva. La garde-barrière voyant le danger voulut se porter au secours de la septuagénaire mais trop tard, car le convoi débouchant à toute vitesse les renversa toutes deux et leur passa sur le corps les écrasant horriblement. ALBI.

DE LA POLICE
DANS LE MIDI

NOYÉ EN MER. — A trois milles environ au large de Villeroi, le jeune Occagno, âgé de 13 ans, pêchait aux maquereaux avec son oncle et son cousin, quand, voulant tirer sur une ligne, il fut entraîné par le poids de son corps et tomba à l'eau.

Son oncle se porta immédiatement à son secours et jeta deux panneaux en guise de bouées de sauvetage. Le pauvre enfant qui ne savait pas nager parvint à s'accrocher à un de ces panneaux et son oncle put le hisser dessus et l'y asseoir. Malheureusement, par suite d'un remous, le jeune Occagno ne put se maintenir et tomba pour la deuxième fois à la mer. Son oncle tenta vainement de le sauver : exténué de fatigue, il faillit lui-même périr et put à grand peine s'accrocher à une amarre qui traînait à l'arrière du bateau. Là, le matelot qui se trouvait à la barre parvint à le remonter à bord.

MILITAIRE ASSAILLI PAR DES APACHES. — Le soldat Jean Marcouly du 2^e génie venait de passer quelques instants avec une fille galante et avait négligé de lui régler le prix de son entretien lorsque la fille lui enleva brusquement son képi et appela à elle deux individus qui se tenaient dans une chambre voisine. Ceux-ci allaient inévitablement assommer le malheureux troupier lorsqu'un soldat du 81^e de ligne nommé Chaze se porta à son secours accompagné de deux civils et mit en fuite les agresseurs qui ont été arrêtés peu après par les agents Paillet et Delpol. MONTPELLIER.

DÉVOUEMENT TRAGIQUE. — Une vieille femme de 70 ans la veuve Irénée Mauries, était engagée sur la voie du passage à niveau 108, situé entre la Bastide-Denat et Ranteils à 7 kilomètres d'Albi, lorsqu'un train arriva. La garde-barrière voyant le danger voulut se porter au secours de la septuagénaire mais trop tard, car le convoi débouchant à toute vitesse les renversa toutes deux et leur passa sur le corps les écrasant horriblement. ALBI.

Il releva la tête avec un sourire de fierté.

— Diane, tu ne me reconnais pas ?
Elle étouffa un cri de colère.

— Toi... c'est toi... en ce costume...
— Mon Dieu, oui... en ce costume...
— Pourquoi cette mascarade ? Qu'est-ce que cela signifie ?
— Nous ne sommes pas en carnaval, il n'y a point là de mascarade, et cela signifie tout simplement que je viens d'aller reprendre les habits de mon ancien métier... Tu le sais, je t'ai dit en te racontant ma vie, j'ai commencé par être serrurier... J'étais même très adroit dans ma partie... Ces vêtements, je les ai toujours gardés comme une relique, avec mes outils... Eh bien, voilà ce qui nous fera vivre honnêtement, pauvrement, mais dans la plus complète indépendance... Je suis sûr que je me remettrai vite à la besogne. Au bout de quelques mois, la main sera faite et je trouverai de l'ouvrage. Je ne serai pas en peine alors de gagner mes sept ou huit francs par jour. Et qui sait même si je ne deviendrai pas patron à mon tour...
Il souriait encore, très heureux...
Elle murmura :
— Il est fou !
Il devina plutôt qu'il n'entendit.
— Non, je ne suis pas fou. Déjà, depuis quelques jours, je me suis enquis d'un maître-serrurier chez lequel je pourrai recommencer mon apprentissage. J'en ai découvert un, nommé Messier, qui demeure rue Saint-Antoine, et en même temps il m'a indiqué un petit logement au quatrième, sur la cour, dans une maison de la rue Saint-Paul, à deux pas... J'y suis allé... Le logement me plaît. Il y a une chambre, une pièce qui peut servir à tout et où nous mangerons, et une petite cuisine. Ah ! dam ! ce n'est pas bien grand et je n'ai pas pu loger la pauvre Blanche-et-Rose... Mais je réussirai à la faire entrer dans un asile de vieillards... Si tu as le temps, demain, nous irons visiter notre nouveau domicile... Plus c'est petit, plus c'est facile à meubler... Plus c'est petit, plus souvent on se rencontre, et plus on se rencontre plus souvent on s'embrasse. Tu verras, tu verras, ma chère belle, ma chère aimée... tu verras que le bonheur y habitera avec nous... Je travaillerai ferme pendant toute la semaine et nous aurons les dimanches pour nous... Alors, nous irons les passer à Vintennes, près du lac, quand il fera beau. Nous emporterons notre déjeuner et nous mangerons sur l'herbe... Oh ! ma Diane, souris veuille, à ces projets d'un avenir pauvre... Ce n'est pas cet avenir-là que je prévoyais pour toi... Mais est-ce ma faute ? Non, non... Je t'en prie, ne me montre pas ce visage sévère, ne me regarde pas comme cela avec des yeux qui me font peur. J'ai besoin d'un peu de courage, en ce moment, et j'ai besoin surtout de beaucoup d'amour...
— Ainsi, tout cela est vrai ? Vous n'inventez rien ? Voilà votre vie désormais, telle que vous venez d'en faire le tableau...
(Lire la suite au prochain numéro.)

Il releva la tête avec un sourire de fierté.

— Diane, tu ne me reconnais pas ?
Elle étouffa un cri de colère.

— Toi... c'est toi... en ce costume...
— Mon Dieu, oui... en ce costume...
— Pourquoi cette mascarade ? Qu'est-ce que cela signifie ?
— Nous ne sommes pas en carnaval, il n'y a point là de mascarade, et cela signifie tout simplement que je viens d'aller reprendre les habits de mon ancien métier... Tu le sais, je t'ai dit en te racontant ma vie, j'ai commencé par être serrurier... J'étais même très adroit dans ma partie... Ces vêtements, je les ai toujours gardés comme une relique, avec mes outils... Eh bien, voilà ce qui nous fera vivre honnêtement, pauvrement, mais dans la plus complète indépendance... Je suis sûr que je me remettrai vite à la besogne. Au bout de quelques mois, la main sera faite et je trouverai de l'ouvrage. Je ne serai pas en peine alors de gagner mes sept ou huit francs par jour. Et qui sait même si je ne deviendrai pas patron à mon tour...
Il souriait encore, très heureux...
Elle murmura :
— Il est fou !
Il devina plutôt qu'il n'entendit.
— Non, je ne suis pas fou. Déjà, depuis quelques jours, je me suis enquis d'un maître-serrurier chez lequel je pourrai recommencer mon apprentissage. J'en ai découvert un, nommé Messier, qui demeure rue Saint-Antoine, et en même temps il m'a indiqué un petit logement au quatrième, sur la cour, dans une maison de la rue Saint-Paul, à deux pas... J'y suis allé... Le logement me plaît. Il y a une chambre, une pièce qui peut servir à tout et où nous mangerons, et une petite cuisine. Ah ! dam ! ce n'est pas bien grand et je n'ai pas pu loger la pauvre Blanche-et-Rose... Mais je réussirai à la faire entrer dans un asile de vieillards... Si tu as le temps, demain, nous irons visiter notre nouveau domicile... Plus c'est petit, plus c'est facile à meubler... Plus c'est petit, plus souvent on se rencontre, et plus on se rencontre plus souvent on s'embrasse. Tu verras, tu verras, ma chère belle, ma chère aimée... tu verras que le bonheur y habitera avec nous... Je travaillerai ferme pendant toute la semaine et nous aurons les dimanches pour nous... Alors, nous irons les passer à Vintennes, près du lac, quand il fera beau. Nous emporterons notre déjeuner et nous mangerons sur l'herbe... Oh ! ma Diane, souris veuille, à ces projets d'un avenir pauvre... Ce n'est pas cet avenir-là que je prévoyais pour toi... Mais est-ce ma faute ? Non, non... Je t'en prie, ne me montre pas ce visage sévère, ne me regarde pas comme cela avec des yeux qui me font peur. J'ai besoin d'un peu de courage, en ce moment, et j'ai besoin surtout de beaucoup d'amour...
— Ainsi, tout cela est vrai ? Vous n'inventez rien ? Voilà votre vie désormais, telle que vous venez d'en faire le tableau...
(Lire la suite au prochain numéro.)

Il releva la tête avec un sourire de fierté.

— Diane, tu ne me reconnais pas ?
Elle étouffa un cri de colère.

— Toi... c'est toi... en ce costume...
— Mon Dieu, oui... en ce costume...
— Pourquoi cette mascarade ? Qu'est-ce que cela signifie ?
— Nous ne sommes pas en carnaval, il n'y a point là de mascarade, et cela signifie tout simplement que je viens d'aller reprendre les habits de mon ancien métier... Tu le sais, je t'ai dit en te racontant ma vie, j'ai commencé par être serrurier... J'étais même très adroit dans ma partie... Ces vêtements, je les ai toujours gardés comme une relique, avec mes outils... Eh bien, voilà ce qui nous fera vivre honnêtement, pauvrement, mais dans la plus complète indépendance... Je suis sûr que je me remettrai vite à la besogne. Au bout de quelques mois, la main sera faite et je trouverai de l'ouvrage. Je ne serai pas en peine alors de gagner mes sept ou huit francs par jour. Et qui sait même si je ne deviendrai pas patron à mon tour...
Il souriait encore, très heureux...
Elle murmura :
— Il est fou !
Il devina plutôt qu'il n'entendit.
— Non, je ne suis pas fou. Déjà, depuis quelques jours, je me suis enquis d'un maître-serrurier chez lequel je pourrai recommencer mon apprentissage. J'en ai découvert un, nommé Messier, qui demeure rue Saint-Antoine, et en même temps il m'a indiqué un petit logement au quatrième, sur la cour, dans une maison de la rue Saint-Paul, à deux pas... J'y suis allé... Le logement me plaît. Il y a une chambre, une pièce qui peut servir à tout et où nous mangerons, et une petite cuisine. Ah ! dam ! ce n'est pas bien grand et je n'ai pas pu loger la pauvre Blanche-et-Rose... Mais je réussirai à la faire entrer dans un asile de vieillards... Si tu as le temps, demain, nous irons visiter notre nouveau domicile... Plus c'est petit, plus c'est facile à meubler... Plus c'est petit, plus souvent on se rencontre, et plus on se rencontre plus souvent on s'embrasse. Tu verras, tu verras, ma chère belle, ma chère aimée... tu verras que le bonheur y habitera avec nous... Je travaillerai ferme pendant toute la semaine et nous aurons les dimanches pour nous... Alors, nous irons les passer à Vintennes, près du lac, quand il fera beau. Nous emporterons notre déjeuner et nous mangerons sur l'herbe... Oh ! ma Diane, souris veuille, à ces projets d'un avenir pauvre... Ce n'est pas cet avenir-là que je prévoyais pour toi... Mais est-ce ma faute ? Non, non... Je t'en prie, ne me montre pas ce visage sévère, ne me regarde pas comme cela avec des yeux qui me font peur. J'ai besoin d'un peu de courage, en ce moment, et j'ai besoin surtout de beaucoup d'amour...
— Ainsi, tout cela est vrai ? Vous n'inventez rien ? Voilà votre vie désormais, telle que vous venez d'en faire le tableau...
(Lire la suite au prochain numéro.)

Il releva la tête avec un sourire de fierté.

— Diane, tu ne me reconnais pas ?
Elle étouffa un cri de colère.

— Toi... c'est toi... en ce costume...
— Mon Dieu, oui... en ce costume...
— Pourquoi cette mascarade ? Qu'est-ce que cela signifie ?
— Nous ne sommes pas en carnaval, il n'y a point là de mascarade, et cela signifie tout simplement que je viens d'aller reprendre les habits de mon ancien métier... Tu le sais, je t'ai dit en te racontant ma vie, j'ai commencé par être serrurier... J'étais même très adroit dans ma partie... Ces vêtements, je les ai toujours gardés comme une relique, avec mes outils... Eh bien, voilà ce qui nous fera vivre honnêtement, pauvrement, mais dans la plus complète indépendance... Je suis sûr que je me remettrai vite à la besogne. Au bout de quelques mois, la main sera faite et je trouverai de l'ouvrage. Je ne serai pas en peine alors de gagner mes sept ou huit francs par jour. Et qui sait même si je ne deviendrai pas patron à mon tour...
Il souriait encore, très heureux...
Elle murmura :
— Il est fou !
Il devina plutôt qu'il n'entendit.
— Non, je ne suis pas fou. Déjà, depuis quelques jours, je me suis enquis d'un maître-serrurier chez lequel je pourrai recommencer mon apprentissage. J'en ai découvert un, nommé Messier, qui demeure rue Saint-Antoine, et en même temps il m'a indiqué un petit logement au quatrième, sur la cour, dans une maison de la rue Saint-Paul, à deux pas... J'y suis allé... Le logement me plaît. Il y a une chambre, une pièce qui peut servir à tout et où nous mangerons, et une petite cuisine. Ah ! dam ! ce n'est pas bien grand et je n'ai pas pu loger la pauvre Blanche-et-Rose... Mais je réussirai à la faire entrer dans un asile de vieillards... Si tu as le temps, demain, nous irons visiter notre nouveau domicile... Plus c'est petit, plus c'est facile à meubler... Plus c'est petit, plus souvent on se rencontre, et plus on se rencontre plus souvent on s'embrasse. Tu verras, tu verras, ma chère belle, ma chère aimée... tu verras que le bonheur y habitera avec nous... Je travaillerai ferme pendant toute la semaine et nous aurons les dimanches pour nous... Alors, nous irons les passer à Vintennes, près du lac, quand il fera beau. Nous emporterons notre déjeuner et nous mangerons sur l'herbe... Oh ! ma Diane, souris veuille, à ces projets d'un avenir pauvre... Ce n'est pas cet avenir-là que je prévoyais pour toi... Mais est-ce ma faute ? Non, non... Je t'en prie, ne me montre pas ce visage sévère, ne me regarde pas comme cela avec des yeux qui me font peur. J'ai besoin d'un peu de courage, en ce moment, et j'ai besoin surtout de beaucoup d'amour...
— Ainsi, tout cela est vrai ? Vous n'inventez rien ? Voilà votre vie désormais, telle que vous venez d'en faire le tableau...
(Lire la suite au prochain numéro.)

Il releva la tête avec un sourire de fierté.

— Diane, tu ne me reconnais pas ?
Elle étouffa un cri de colère.

— Toi... c'est toi... en ce costume...
— Mon Dieu, oui... en ce costume...

MARTIN-NUMA

LE PLUS GRAND DÉTECTIVE DU MONDE
(SUITE)

ROMAN INÉDIT par LÉON SAZIE (Auteur du "Pouce")

CHAPITRE XXXVI

DANS LA GUEULE DU LOUP (suite)*.

Ce matin il venait d'en acquérir la certitude.

Si le commandant avait tant tardé à descendre... c'est que, surpris par la venue intempestive, inattendue de Martin-Numa, il n'avait pas encore sa tête suffisamment préparée...

Sans être maquillé comme un acteur, il ne pouvait descendre se montrer à celui qui venait voir le commandant Remondin.

Mais qui était cet homme... qui ?

Pourquoi entra-t-il ainsi dans la vie du roi des Détectives ?

Quel but poursuivait-il.

Se poser ces questions pour Martin-Numa c'était aussitôt les résoudre.

Mais homme méticuleux, précis, scrupuleux, il ne voulait pas s'embarquer à la légère.

Celui qui se cachait sous le personnage du commandant Remondin... il ne le voyait pas encore avec certitude, et il lui était impossible pour le moment du moins de se donner à lui-même l'assurance qu'il ne se trompait pas en prononçant un nom...

Or ce n'était pas le moment de commettre la moindre erreur.

Estimant sans doute avoir recueilli suffisamment de documents, sur la villa du commandant et celui qui l'habitait, sur l'immeuble voisin, Martin-Numa voulut définitivement prendre congé.

— Voyons — fit le commandant, d'un air bonhomme — on ne va pas se quitter comme cela sans trinquer ensemble.

— Je vous remercie commandant, jamais je ne bois entre mes repas.

— Ce n'est pas boire cela. Voyons, il va être l'heure raisonnable, où les gens sérieux prennent le salubre et indispensable apéritif.

— Cela m'est défendu... jamais je n'en prends.

— Une fois n'est pas coutume ! Attendez... deux secondes... je vais dire à l'office qu'on nous apporte ce qu'il faut pour cela.

— Commandant vous vous dérangez inutilement...

— Une goutte d'apéritif. Cela ne peut vous faire du mal. Voyons qu'allons-nous prendre ? un vermouth... c'est un peu fade, un bitter... c'est bien amer... oh ! une idée, si nous prenions tout bonnement une absinthe...

— Je vous remercie.

— Une absinthe au sucre... c'est inoffensif... excellent, une petite absinthe que diable !

Martin-Numa eut toutes les peines du monde à refuser cette offre, à vaincre l'insistance du commandant.

Il prit enfin congé et allait se retirer quand le commandant lui dit.

— A propos... mon cher peintre... je ne vous ai pas montré les chefs-d'œuvre de mon sacrépan de neveu...

Martin-Numa, en effet, avait remarqué l'absence totale de tableaux dans ce salon.

Ce qui se trouvait accroché aux murs était ce que quiconque est à même d'acheter à la Salle des ventes, chez le brocanteur, pour se doter d'une collection d'objets antiques sans avoir pris la peine de franchir le département de la Seine-et-Marne.

Mais dans ce salon d'un militaire ayant un neveu peintre rien ne révélait cette parenté, par la plus petite toile.

Il fallait vraiment que ce sacrépan de neveu eut un talent qui déplut au suprême degré à cet oncle ronchonnant et anti-artistique.

— Oui — reprit le commandant — comme les peintures de mon sacrépan de neveu me donnent sur les nerfs, je les ai autant que possible enlevées de ma

* Voir l'Œil de la Police n° 24.

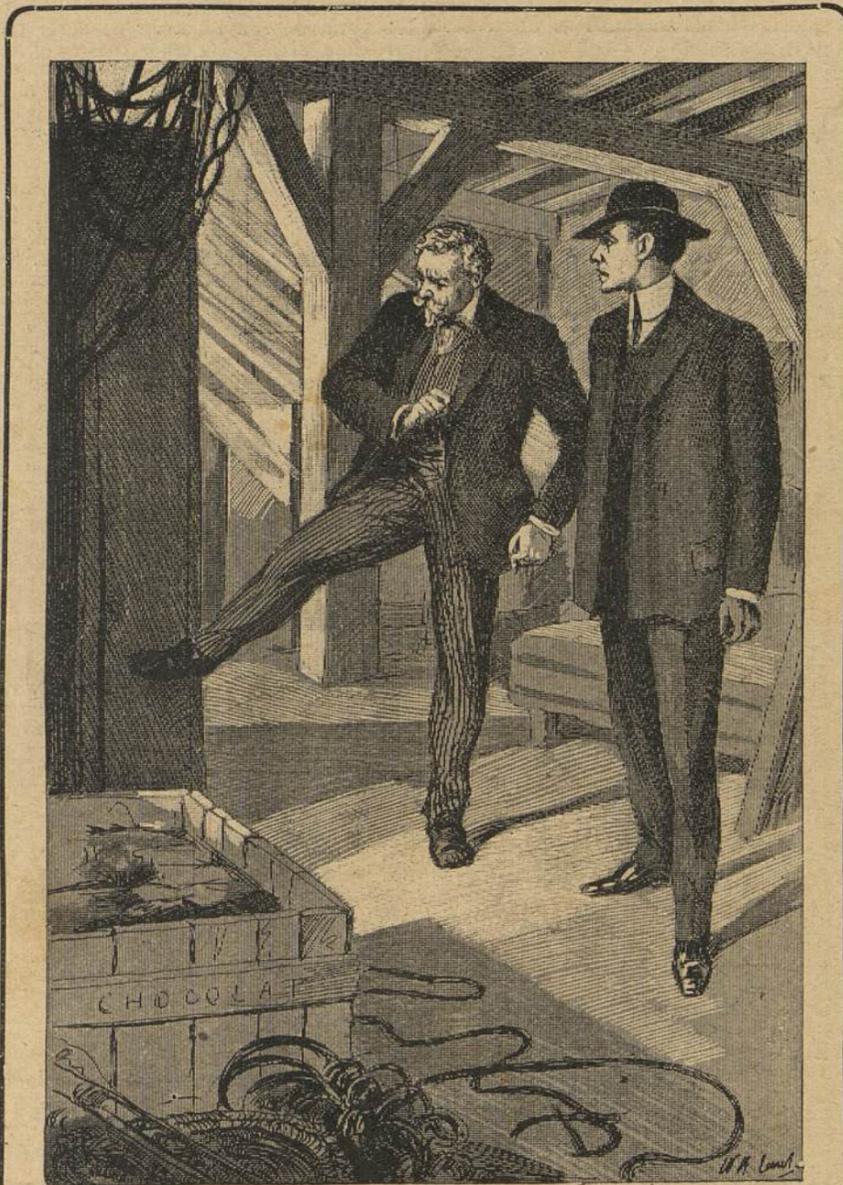
Tous droits de reproduction, traduction et mise à la scène réservés.

vue... Quand je veux voir des arbres qui ne soient ni bleus ni rouges ni jaunes, des herbes qui ne soient pas violettes, je vais dans la forêt, mais je n'ai pas besoin de regarder les bariolages de mon neveu... ça me met dans des rages de cheval vicieux... et je me demande si ce

Il suivit donc le commandant.

La villa ne comportait que deux étages et le grenier.

— Ici — fit le commandant quand ils arrivèrent au premier étage — ce sont mes appartements et des chambres d'amis...



Il envoya un formidable coup de pied dans une sorte de vieux meuble en chêne dont la destination échappait à Martin-Numa

garçon n'a pas perdu sa raison, ou n'a pas une maladie du nerf optique.

Il ajouta :

— D'ailleurs vous allez voir ça... pour moi je tiens que ce sont des horreurs, des caricatures d'arbres... du pur cafouillage. Non je ne serai pas fâché de connaître votre opinion... Venez avec moi...

Martin-Numa suivit le commandant.

— J'ai fait reléguer les tableaux au grenier... Nous allons les voir... là-haut. C'est à mon avis le seul musée qui leur convienne.

Le roi des Détectives se demandait pourquoi le commandant tenait à lui montrer ses peintures, et pourquoi il les gardait là-haut dans le grenier.

Et il ajouta :

— Vous en trouveriez toujours une prête à vous recevoir si vous me faisiez cette amitié d'accepter mon hospitalité.

Martin-Numa remercia, comme on s'en doute, trouvant, en lui-même extrêmement plaisante cette offre qui ne manquait pas de saveur.

— Ici les chambres des domestiques, annonça le commandant sur le palier du deuxième étage.

Enfin on arriva au grenier.

Il s'étendait sur toute la longueur et la largeur de la villa, formant un vaste hall, sous la toiture que soutenaient d'énormes poutres de bois.

Martin-Numa vit que ce grenier était

bien encombré d'objets de toutes sortes, et des plus inattendus...

Il y avait quantité de cordes, de toutes grosseurs. Les unes lisses, les autres avec des nœuds, et d'autres formant échelle.

— Des agrès de gymnastique — fit le commandant suivant le regard du roi des Détectives qui s'arrêtait sur ces cordes singulières — nous avons trouvé ça ici quand j'ai acheté la villa.

Les cordes parurent à Martin-Numa bien neuves et joliment entretenues pour de vulgaires agrès de gymnase dont on s'est débarrassé dans un coin.

Un peu plus loin quelques chaînes d'acier. L'une d'elles à maillons longs, comme celles qui servaient autrefois pour les bagnards et formaient une sorte de prison flexible et inrochetable autour du corps du malheureux.

— Chaîne de bateau — fit le commandant.

En même temps il envoyait un formidable coup de pied à une sorte de meuble en chêne ayant l'aspect d'une colonne, d'une horloge de campagne et dont Martin-Numa malgré sa perspicacité ne put pas comprendre la destination véritable.

Cependant le commandant tout à coup se montra extrêmement nerveux.

Il semblait furieux de voir ce qui s'étalait ainsi dans le grenier et absolument vexé d'y avoir conduit Martin-Numa.

Le roi des Détectives précisément venait de jeter les yeux sur une caisse entrouverte.

Les panneaux de la caisse, qui avait voyagé portait divers bulletins de gare, de consigne, et tracés au feu ces deux mots : Fragile. Chocolat...

Mais Martin-Numa aperçut par le panneau soulevé rangés très méthodiquement les uns sur les autres des paquets gris enveloppés de papier huilé, ayant apparence de charcuterie, et ne rappelant en rien des tablettes de chocolat.

— De la dynamite ! — pensa Martin-Numa — Vraiment ce grenier se compose de choses étonnantes et détonnantes.

Le commandant l'entraîna vivement. Martin-Numa cependant n'avait qu'avec précaution, méfiance.

Sans doute il se disait que rien ici, aujourd'hui ne pouvait être tenté contre lui...

Il avait prévu en arrivant brusquement toute préparation criminelle.

D'ailleurs Philippe était dehors et viendrait à son secours, ou donnerait l'alarme.

Cependant il se méfiait toujours.

Mais cette brusquerie soudaine du commandant n'avait d'autre but que de l'empêcher de voir quelque chose.

— Voilà les tableaux — fit le grognard — voyez.

Il désigna posés à terre, appuyés contre le mur quelques toiles de diverses grandeurs.

Martin-Numa s'en approcha et les mit en place pour mieux les regarder.

— Voyez-vous assez clair ? — lui demanda le commandant.

— Suffisamment... Ce grenier est très clair.

Puis il parut s'absorber dans l'examen des toiles.

— Hé ! Mais ce n'est pas si mauvais que cela — fit-il au bout d'un moment — pas si mauvais du tout.

— Vous trouvez !

— Evidemment ce ne sont pas des chefs-d'œuvre et les Manet, le Pissaro, les Degas, ne doivent pas trembler pour leur gloire... mais enfin ces toiles donnent des espérances.

— Ah.

— On y sent une bonne volonté courageuse, mais inexpérimentée... votre neveu est tout jeune.

— Trente ans.

— Ah. Hé bien sa peinture révèle un

CONCOURS MARTIN-NUMA

(3^e Série-Clôture). Voir, page 11, le bulletin spécial.

Dans ce feuillet, il faut rétablir le mot supprimé ligne 4, colonne 1, page 8.

homme bien moins âgé... peut-être a-t-il commencé très tard.

— Assez tard en effet.
— C'est cela — fit Martin-Numa imperturbable — on le voit d'ailleurs facilement... il a aussi plusieurs fois changé de manière.

— Changé de manière ?
— Oui c'est un travailleur, et il cherche... et sans doute il subit l'impression du maître qu'il écoute ou du livre, des camarades qu'il fréquente...

— Où voyez-vous cela ?
— Voilà plusieurs toiles qui ne semblent pas de la même main...

— Ça peut se reconnaître cela ?
— Absolument comme quand on voit des écritures on reconnaît si c'est la même main qui les a tracées.

— Ah ! Ah !
— Tous ces tableaux qui à première vue semblent du même auteur parce qu'ils se ressemblent et comportent le même style, la même tendance d'impressionnisme voulu, accusé, parce que le sujet est à peu près le même, sont de mains très différentes... Ils sont dus à des peintres qui peut-être ne se sont jamais vus, qui ne se connaissent pas.

Martin-Numa devant l'ébahissement de son auditeur ajouta :

— Je vous donne là mon opinion. Peut-être ne vaut-elle rien du tout.

Le commandant éclata :

— Alors mon sacré neveu n'a pas même fait les toiles.

— Je ne dis pas cela.

— Il en demande à des camarades, il en a même acheté dans quelque bazar.

— Pardon commandant, je vous ai dit que votre neveu se cherchait, qu'il n'a pu encore établir sa personnalité... ce qui est tout naturel chez un débutant, qu'il copiait, ce qui est logique chez un élève... Il subit l'influence de celui qui le guide. Voilà pourquoi ses toiles nous semblent si différentes, tout en ayant l'air d'être à peu de chose près semblables.

Le commandant exalté poursuivit :

— Le sacré ! le scélérat ! Il se moque de moi ! Sous prétexte que je n'y entends rien, en peinture, il garde les tableaux pour lui... et il m'expédie n'importe quelle toile prise au décrochez-moi ça... Ah l'animal... je lui ferai voir qu'on ne se moque pas si facilement de sa vieille baderne d'oncle.

Et repoussant les toiles du pied il ajouta :

— Je vous remercie, mon cher ami, de m'avoir ouvert les yeux sur ce point.

Martin-Numa essaya de plaider la cause du sacré de neveu.

Le commandant ne voulut plus rien entendre.

Il fit redescendre son hôte et toujours grommelant, tonitruant, il le reconduisit jusqu'à la porte.

Il s'avança même sur le trottoir pour serrer la main de Philippe.

Peu après, les deux peintres parlaient au trot du vaillant petit cheval.

Et le commandant rentrait dans sa villa qu'il emplissait de cris de colère, de tonnerre de fureur...

— Je n'ai pas perdu ma matinée — dit Martin-Numa à Prosper — j'ai surpris mon homme, et j'ai pu voir, apprendre bien des choses qui nous serviront plus tard...

CHAPITRE XXXVII LES DEUX PRISONNIERS.

— Ce que je voulais surtout — expliqua Martin-Numa à son second — c'était non pas rendre visite à cet homme, ni remercier cet énigmatique commandant de son concours fictif, mais surtout surprendre un peu la maison, avant qu'on eut pu la préparer à ma venue.

— Vous avez réussi, chef.

— Au-delà de mes espérances... J'ai si j'ose le dire, surpris la pie au nid.

— Il est de fait que ce matin il ne devait pas vous attendre.

— Si ces gens me connaissaient mieux, ils auraient dû se douter que précisément, c'est quand on ne m'attend pas, que tout à coup on me voit apparaître.

— Mais comment voulez-vous, chef, que ces gens, même vous connaissant très bien puissent redouter votre venue, quand ils ont tout préparé pour qu'à cette heure vous-soyez défunt... mort... assassiné !...

Martin-Numa se mit à sourire...

— Il est certain — dit-il — que si le coup vient de chez eux, et comme vous Prosper, je n'en puis douter... j'ai dû

faire dans cette maison l'effet d'un bo-lide...

— D'une bombe !
— Le commandant, au sens figuré et au sens véritable du mot, n'était pas en état de me recevoir.

— Il ne vous a admis chez lui que par force... et pour bien voir si réellement c'était vous.

— C'est possible.

— Pour s'assurer que c'était bien vous... et dehors bien moi ou Philippe, pour enfin acquiescer cette conviction par ses propres yeux que ce n'étaient ni vous ni moi... en truqués... formés par d'autres personnages qui se trouvaient là... pour donner le change... faire douter de la réalité, faire croire que le crime n'avait pas réussi, alors que vous et votre malheureux Philippe vous seriez véritablement tombés sous le couteau de ces misérables...

« Et ce qu'ils savent le voici... car voici ce que seulement ils ont vu.

« Ils ont dit dans leur rapport, que deux gendarmes étaient passés sur la route quand leurs camarades se trouvaient dans la maison...

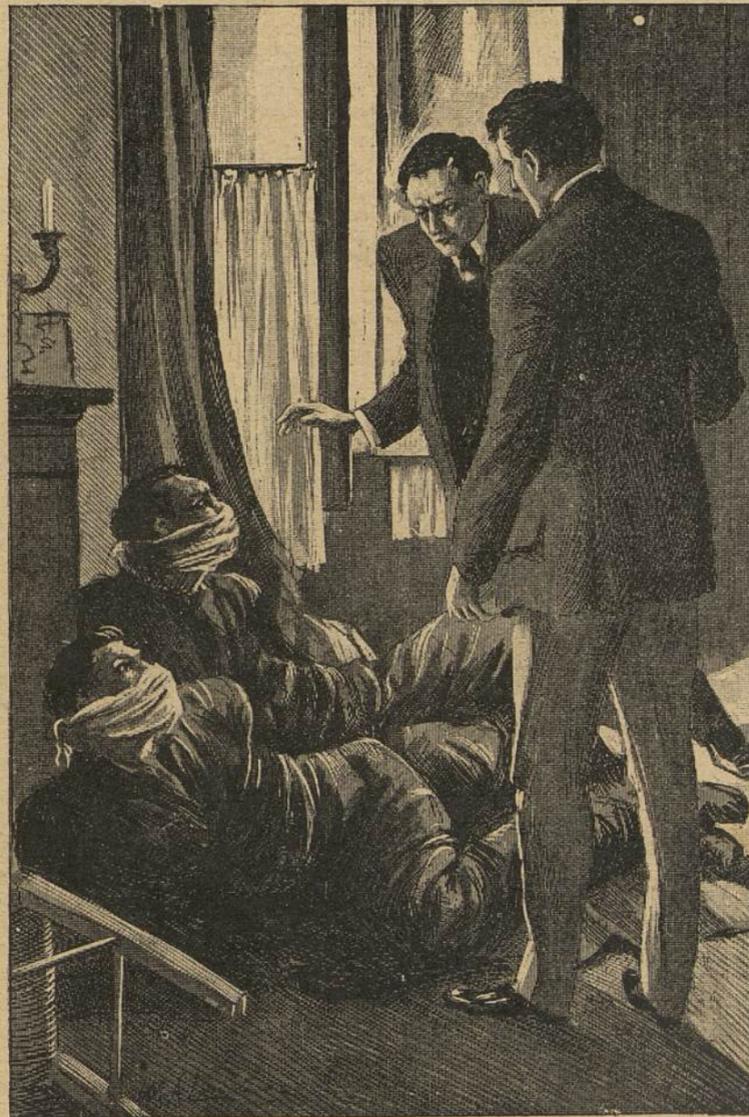
« Eux, les veilleurs... eux qui faisaient le guet... ont comme c'était de leur devoir donné l'alarme, prévenu les camarades en train d'opérer, les ont avertis du danger par les coups de sifflet convenus.

— Nous les avons entendus...

— Et nos assassins aussi... Les malheureux !... Quels éclairs de rage et de désolation ont lui dans leurs yeux... à ce moment.

— Oui, chef, j'ai vu cela. C'était vraiment impressionnant.

— Quelle scène de plus haut dramatique, et qu'il serait malheureusement difficile de mettre au théâtre, que celle-là...



○ Ils trouvèrent les deux misérables dans un état d'abattement lamentable... ○

— Oui ils pouvaient croire cela.
Martin-Numa réfléchit un moment, puis reprit :

— Je crois qu'à l'heure qu'il est, ces gens ne connaissent pas encore le sort réservé à leurs deux hardis complices...

— C'est probable. Je crois même qu'il ne peut en être autrement.

— Oui, il est certain que les deux hommes qui faisaient le guet, et que l'arrivée intempestive du brigadier et de son subordonné Marollet, ont dérangé dans leur occupation, il est certain, dis-je, que ces deux hommes à qui l'infortuné Courville a donné la chasse, ont dû faire dès la première heure leur rapport à leur chef.

« Ils l'ont mis au courant de ce qui s'était passé.

— Mais ils ne savent pas grand chose.

— En effet. Mais ce qu'ils savent est déjà bien suffisant...

« Des gens qu'on détient prisonniers et qui entendent au dehors l'avis de leurs camarades leur disant de se méfier, de se tenir sur leurs gardes, de se sauver...

— Oui, il y a quelque chose de grandiose, d'épouvantable, de tragique... et j'en ai senti le frisson.

Martin-Numa reprit :

— Cependant... les hommes qui faisaient le guet... ceux qui ont donné l'alarme ont pris la fuite quand les gendarmes sont arrivés, et ont eu la bonne idée de prévenir nos hôtes qu'on était en train de cambrioler leur villa.

— Avis que nos hôtes aimables accueillirent d'ailleurs en riant... pensant que c'était là encore un tour comme ceux auxquels Martin-Numa les avait habitués...

« Ils ne se souciaient pas du tout de l'avis des bons gendarmes, et se rendormirent.

— Ils firent d'ailleurs très bien... Parce que s'ils étaient venus nous avertir... ils nous auraient simplement dérangés dans notre besogne.

— Oui, il vaut mieux à tous points de vue qu'ils ne soient point montés jusqu'à nos chambres.

— Donc — poursuivait Martin-Numa revenant à son sujet — les hommes qui faisaient le guet devant la porte ne doivent pas en savoir beaucoup plus sur toute cette aventure.

« Leur rapport s'est arrêté là.

« Les gendarmes sont arrivés... Eux, ils ont donné le signal de fuite.

« Ils se sont sauvés comme sans doute il était dans leurs instructions de le faire...

« Et ils ont laissé leurs camarades se débrouiller tout seuls, se tirer d'affaire comme ils le pourraient.

Prosper interrompit son chef.

— Jamais cela ne serait arrivé chez nous...

— Non.

— Jamais deux de nos hommes, faisant le guet... et étant surpris non par des gendarmes, comme ceux-ci, mais par des ennemis qui en l'occurrence ne sont que des malfaiteurs contre lesquels nous luttons... jamais deux de nos hommes ne se seraient sauvés, échappés, laissant ainsi deux camarades en danger... car ceux qui se trouvaient dans la villa couraient... ils l'ont bien vu... un grand danger...

— Nos hommes ont une tout autre discipline, — fit Martin-Numa — et nous manœuvrons tout autrement.

— Oui chef... vous ne nous auriez jamais pardonné à quiconque de chez nous d'être venu vous dire que nous avions laissé deux camarades, sous quelque prétexte que ce fût.

— Je n'en aurais en effet accepté aucun.

— Ces hommes ont eu peur... Ils ont perdu la tête, et sur le premier moment, ils n'ont pensé qu'à se sauver... qu'à fuir.

— Ce qui prouve une fois de plus, mon bon Prosper, qu'au fond de tout criminel le plus hardi, le plus féroce il y a une lâcheté qui n'est jamais dominée.

« Faire le mal n'est jamais acte de bravoure.

« Se battre c'est beau... commettre un assassinat c'est infâme.

« Lutter contre un ennemi demande du cœur, quand il y a un but honorable, mais dès que ce but est le mal, le ressort du criminel le plus endurci se casse au moindre choc...

« L'assassin tremble en commettant son crime... et comme il a le couteau levé, s'il pouvait fuir sans frapper il échapperait avec joie...

« Cette aventure est pour nous une nouvelle preuve de cette opinion que le plus redoutable assassin n'est qu'un misérable poltron...

Puis Martin-Numa ajouta.

— Donc ces fuyards ayant abandonné leurs malheureux camarades ont filé sur leur vélo à toutes jambes distanciant et rapidement les braves chevaux des bons gendarmes.

— Ce n'était pas difficile.

— Selon moi, — dit le roi des Détectives — et je ne pense pas me tromper beaucoup, ces bandits après leur fuite, ont dû courir jusqu'à Melun suivis de près d'ailleurs par Courville...

Pour bien comprendre cette opinion de Martin-Numa, il faut dire qu'à ce moment, le roi des Détectives ne connaissait pas encore mon sort lamentable.

Martin-Numa et Prosper étaient en effet partis de très bonne heure de la villa.

Peut-être même se trouvaient-ils à Fontainebleau au moment où j'opérais ma pittoresque, mais fort pénible entrée entre le brigadier et Marollet dans la bonne ville de Melun.

Martin-Numa en effet avait tenu, et cela est très facilement compréhensible, avait tenu précisément à venir de très bonne heure chez le commandant pour se rendre compte de l'effet produit par les événements de cette nuit, pour savoir aussi ce que le commandant connaissait du drame qui venait de se dérouler.

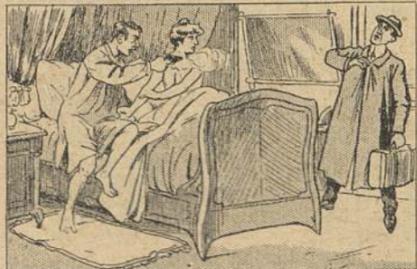
Voilà pourquoi Martin-Numa en parlant à Prosper émettait cette opinion que j'avais donné plus longuement la chasse aux deux bandits... et que j'avais pu être entraîné très loin derrière eux.

Il ignorait encore tout de la magni-



DE LA POLICE à Paris et dans la Banlieue

ASSASSINAT D'UN RENTIER. — Un ancien agent de change parisien, Henri Célestia Remy, âgé de 77 ans, riche millionnaire qui habitait un magnifique hôtel de la rue de la Pépinière, a été assassiné avec un couteau à dessert par des inconnus, qui ont emporté une somme de 50,000 fr. en bijoux et en valeurs diverses. La victime vivait avec sa femme née Rainzo, son fils Georges âgé de 37 ans en instance de divorce, un neveu et une nièce orphelins. Une domesticité de dix personnes assurait le service de l'hôtel. Sa femme et ses neveux étaient absents le jour du crime. Seuls son fils, trois valets et quatre femmes de chambre étaient présents. PARIS.



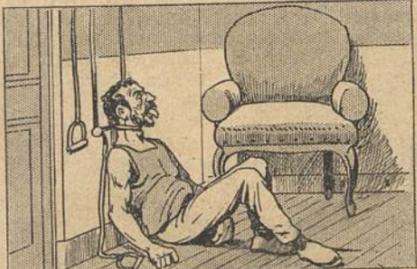
PRIS POUR UN CAMBRIOLEUR. — Un artiste lyrique M. Sabray, 31 ans, 29, rue d'Hauteville, partait il y a trois mois en Amérique laissant à Paris sa maîtresse qui ne tardait pas à lui trouver un successeur avec un négociant en cafés M. Stochlech. De retour à Paris, Sabray rentra chez lui vers deux heures du matin à sa visite et croyant avoir à faire à un cambrioleur lui tira un coup de revolver à l'épaule droite et le blessa gravement, Stochlech qui a excipé de sa bonne foi a été laissé en liberté provisoire. PARIS.



MOTOCYLETTE EMBALLÉE AU MILIEU D'UNE FOULE. — Un jeune ouvrier tonnelier, Guermont, ayant voulu expérimenter une moto dont il connaissait mal le maniement n'en fut plus maître. Emporté à une allure vertigineuse il traversa les rues de la Ferté en trombe et piqua droit vers le côté où se tenait la commission de recensement des chevaux et voitures entourée d'une foule nombreuse. Ce fut une véritable panique. Guermont culbuta la table où se tenaient les membres de la commission, blessant un domestique qui faisait galoper un cheval et enfin alla s'abattre au milieu de la foule épouvantée mettant fin ainsi à sa course folle. Procès-verbal lui a été dressé. LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE.



ÉVENTRÉ EN DORMANT. — Dans un hôtel de la rue Saint-Placide, à la suite d'une discussion avec son amie une jeune bretonne, qui allait être mère, un garçon de cercle, Maurice Debrousse, s'était couché et dormait profondément lorsque vers trois heures du matin la jeune bonne Olive Thépaull se leva et armée d'un solide couteau lui ouvrit le ventre d'un coup terrible. Son amant voulant l'abandonner elle avait juré de se venger. PARIS.



ÉTRANGLÉ EN FAISANT DE LA GYMNASTIQUE. — Le directeur du Langham Hôtel, 24, rue Bocador, M. Taglioni, a succombé victime d'un étrange accident. Il avait l'habitude, chaque soir, de se livrer à des exercices d'assouplissement. Les pieds passés dans des anneaux et le cou entouré d'un collier en caoutchouc, il accomplissait une série de flexions. Sans doute le pied glissa: d'un geste instinctif il dut lâcher le collier qui, en se resserrant, fit office de lazo. M. Taglioni fut étranglé net. Toute supposition de crime ou de suicide doit, en effet, être écartée. Jeune, très gai, il n'avait aucun motif connu de se donner la mort. Le crime précédé ou suivi de vol ne peut être envisagé puisqu'on a trouvé dans sa chambre, fermée au verrou, les valeurs, chèques, bijoux qu'il avait l'habitude d'y enfermer. PARIS.

fique pelle que j'avais ramassée sur la route...

Ce ne fut qu'à son retour de Fontainebleau par le du commissaire central de Melun arrivé à la villa qu'il eut connaissance de mon misérable sort.

Il pouvait donc supposer, alors que j'étais dans le lit de l'infirmerie de la caserne de gendarmerie, que je courais après les bandits.

Cette parenthèse nécessaire pour expliquer la phrase de mon ami Martin-Numa permet de reprendre le récit.

— Je ne pense pas — fit donc Martin-Numa — que ces bandits que Courville poursuivait aient pu voir autre chose de ce qui s'est passé après cette venue des gendarmes.

« A moins que l'un d'eux ait déposé Courville et soit revenu sur ses pas par un chemin détourné.

— Dans ce cas — dit Prosper — il n'aurait rien vu. Car rien dans la maison n'a bougé, n'a changé d'allures...

« Pour voir plus qu'ils n'ont vu, il aurait fallu non seulement rôder devant la grille ou au bout du jardin, mais pénétrer dans la maison.

« La encore il aurait fallu arriver jusqu'aux prisonniers...

« Et cela — conclut Prosper — cela eût été tellement dangereux pour celui qui l'aurait tenté que personne n'aurait osé l'entreprendre...

— Par conséquent nos ennemis ignorent encore si les hommes qui sont entrés dans la villa, sont prisonniers, ou s'ils ont pu prendre la fuite au signal donné par leurs camarades.

— Oui chef.

— Mais, — conclut Martin-Numa — nous devons nous attendre à les voir venir dès aujourd'hui rôder aux environs.

« Quand ils ne vont pas voir rentrer leurs camarades, que l'inquiétude commencera à les gagner... ils enverront des espions... pour tâcher de recueillir des renseignements et connaître leur sort.

— Oh nous les verrons... comme nous les avons vus quand ils préparaient leur coup.

— Mais ils réussiront à apprendre quelque chose, comme ils ont réussi à nous tuer.

Cependant Martin-Numa, s'il avait gagné le premier point dans cette lutte nouvelle engagée contre lui par des ennemis dont il pouvait supposer la qualité mais que rien ne venait jusqu'à présent lui certifier, se trouvait quelque peu embarrassé de ses prisonniers.

En effet il était assez difficile de les faire disparaître.

Cependant il ne pouvait les garder indéfiniment dans la villa.

Martin-Numa tenait beaucoup à ne pas les conserver plus longtemps.

Il dit à Prosper :

— Il faut redouter un coup de mains, une attaque en force, quelque chose enfin que nous eussions nous-mêmes tenté dans des circonstances pareilles.

— Mais chef, vous avez pris vos précautions.

— Sans doute... Mais maintenant allons nous pouvoir exécuter comme nous le voulons avec la facilité nécessaire, le plan combiné, et préparé.

— Il faut l'espérer, pourquoi pas ?

— Nous verrons... Il est certain que ces hommes, s'ils continuent à montrer le courage et l'audace dont ils ont fait preuve jusqu'à présent, devront sans plus tarder tenter un grand coup pour délivrer leurs camarades.

— Ils ne peuvent se dispenser de le faire... d'abord pour délivrer leurs camarades et ensuite pour empêcher ces malheureux de subir les interrogatoires que nous ne pourrions nous priver de leur infliger.

— C'est évident.

— Or ces hommes, nos prisonniers, doivent détenir le secret de bien de choses importantes.

— Les laisser en nos mains c'est nous donner beau jeu pour plus tard.

Martin-Numa et Prosper revinrent donc à la villa.

Ils racontèrent à leurs hôtes charmants leur promenade matinale à Fontainebleau, offrirent à l'hôtesse des fruits nouveaux et frais qu'ils prétendaient avoir été chercher exprès pour elle.

Puis comme chacun était absolument libre de ses mouvements dans la maison et maître absolu dans son appartement, Martin-Numa et Prosper montèrent à

leur chambre sous prétexte d'aller préparer leur courrier.

Ces quelques heures passées attachés ils trouvèrent les pauvres diables dans le même état, mais fatigués, abattus, et vraiment misérables...

Ces quelques heures assis, attachés ainsi sans pouvoir bouger, cette nuit d'angoisse, la rage concentrée, l'anxiété de l'avenir qu'ils ne pouvaient espérer bien doux, les avaient abattus.

Ils n'avaient plus l'envie ni la force de recommencer la lutte.

C'étaient deux hommes abattus, dont les yeux loin d'inspirer la terreur suscitaient la pitié.

Ces malheureux n'étaient plus en ce moment capables de la moindre tentative d'assassinat, ni ne pouvaient concevoir la simple idée de révolte.

Dans cet état il leur était impossible d'essayer même de fuir.

Martin-Numa avait ouvert la croisée et le jour clair était entré dans la chambre, montrant encore plus misérables ces pauvres diables.

A leurs membres gonflés par les liens, à leurs habits frippés, à la place que maintenant ils occupaient par terre, on voyait que les deux prisonniers avaient essayé de rompre leurs entraves.

Ils avaient tenté l'impossible.

Dans la lutte pour la liberté, ils avaient roulé, et maintenant — leurs liens étaient si savamment combinés — ils ne pouvaient plus se relever. Ils demeurèrent à terre, couchés et dans une position qui les faisait beaucoup souffrir.

Martin-Numa leur dit :

— Il ne fallait pas chercher à vous évader... Vous auriez dû savoir que quand je tiens quelqu'un je ne suis pas homme à lui permettre de m'échapper.

« Je vous avais posés de telle façon que vous fussiez le moins souffrir c'est vous qui avez augmenté le méchant côté de votre situation...

Il les releva comme il eût fait d'un sac qui serait renversé.

Et il les remit assis sur leur séant dos à dos...

— Voyons — leur dit-il encore — Vous devez avoir faim, avoir soif...

« Vous allez me promettre de ne pas crier, de ne pas chercher à donner l'alarme... et je déferai vos bâillons...

« Je vous donnerai à boire et à manger.

« Voulez-vous le promettre ?

Les deux misérables pouvaient incliner la tête.

Ils firent ce signe d'assentiment.

On leur eût demandé n'importe quoi, qu'en ce moment ils eussent accepté.

Ce qui donne à penser de quelle qualité devait être la vérité que les anciens juges arrachaient dans la torture, ou la sincérité des conversions que les bourreaux de l'Inquisition provoquaient chez les malheureux infidèles.

Martin-Numa lui-même défit les bâillons.

Les deux hommes respirèrent mieux.

Mais le premier mot qui de leur bouche sortit fut une injure, une insulte à l'adresse du roi des DéTECTIVES.

— Bon ! Bon — fit Martin-Numa — allez-y... insultez-moi... ça n'a pas de conséquence. Ça m'est absolument égal...

« Ce que je vous demande c'est de ne pas crier... de ne pas appeler.

Et comme dans les yeux des prisonniers il vit une lueur dont il devina la signification, il s'empressa d'ajouter :

— Non, non. Ce n'est pas à cause de ce que vous croyez que je vous demande cela.

« Non, ce n'est pas parce que j'ai peur qu'on entende vos cris du dehors.

« Parce que votre appel pourrait arriver jusqu'à vos camarades, leur indiquer le lieu de votre détention... et les engager à essayer de vous reprendre.

« Non. Non. Si cela vous plaît je puis vous conduire jusqu'à la croisée.

« Je puis vous montrer le dehors, vous faire voir les environs.

« Vous auriez cette certitude que vos amis ne sont pas là...

« Qu'ils ne peuvent rien pour vous, en ce moment.

« Mes précautions sont bien prises...

« Vous devriez en être cependant convaincus.

« Après l'affaire de cette nuit, et la façon dont a tourné votre tentative d'assassinat, il me semble que vous devriez comprendre que je suis en garde.

« Vous aviez depuis longtemps et fort bien préparé votre coup.

« Vous avez choisi la nuit propice...

« Et voilà le résultat...

« Ce n'est pas brillant pour vous...

« J'admire votre courage... votre audace. Mais mes sentiments pour vous s'en tiennent là...

« Cependant pour éviter toute confusion, pour vous épargner toute désillusion, sachez une fois pour toutes que si j'ai su de mon côté préparer ma défense j'ai su également tout arranger pour tirer profit de ma victoire.

« Je vous ai... je vous garde.

« La villa est entourée non par vos amis en fuite... mais par des hommes à moi.

« Je vous demande de ne pas crier parce que ce serait peine perdue pour vous.

« Et parce que cela dérangerait inutilement les hôtes charmants, chez qui nous nous trouvons.

« Voilà tout, c'est l'unique raison.

« Je vous affirme qu'il n'y en a pas d'autres.

Puis il conclut :

— Maintenant si vous voulez être raisonnables, très bien. Nous allons vous donner de quoi vous restaurer.

— Oui ! oui ! à boire ! à boire — dirent les prisonniers qui brûlaient de fièvre — oh à boire.

— Bien !...

— Nous rétablissons vos forces, c'est encore une preuve que nous ne redoutons pas les événements. Sans cela nous pourrions vous laisser baillonnés et sans nourriture.

« Cela vous affaiblirait...

« Et nous aurions beaucoup moins à craindre de vous.

« Croyez-moi, il vaut mieux céder...

— C'est bon, c'est bon — dirent les prisonniers — on ne dira rien... mais donnez-nous à boire.

Prosper et Martin-Numa alors versèrent à boire aux prisonniers.

Et avec précautions, doucement ils portèrent le verre à leurs lèvres.

Les malheureux avalèrent avec un bonheur qui éclaira aussitôt leur figure.

— Encore ! — dirent-ils — Encore !...

On leur donna encore à boire.

Ces pauvres diables éprouvèrent un bien-être qu'ils n'avaient pas la force de dissimuler.

Martin-Numa, dont le cœur était compatissant leur dit alors.

— Ecoutez !... si vous continuez à être raisonnables, je ferai encore quelque chose pour vous.

« Evidemment vous souffrez beaucoup d'être attachés comme ça.

— Oui beaucoup.

— Je m'en doute... Maintenant quand vous pratiquerez sur un prisonnier une ligature pareille vous saurez ce qu'il doit endurer.

« Vous aurez pitié.

« Car c'est aussi dans vos principes de lier fortement les prisonniers.

— Non, jamais, — voulut protester un des bandits.

— Alors dites-moi à quoi servent toutes ces cordes qui sont dans le grenier du commandant

Les deux hommes tournèrent la tête vers Martin-Numa.

Dans leurs yeux se lut le plus grand étonnement, la plus profonde surprise et l'anxiété la plus intense...

Très calme, de sa voix froide et chaque mot semblant aigu il reprit lentement :

— Oui, à quoi servent toutes ces cordes... ces chaînes de fer... ce carcan de galérien qui encombre le grenier...

« A quoi sert également cette armoire à supplice, cette façon d'horloge à torture ?

L'émotion des prisonniers allait grandissant.

(Lire la suite au prochain numéro.)

L'HONNEUR DU MARI. — Rue Darcy, un peintre en voitures, surprénant sa femme à son domicile en compagnie d'un commerçant, M. D... jugea son honneur de mari offensé et réclama de son rival une réparation immédiate.

Sortant un revolver il fit mine de vouloir le tuer; mais se ravissant il déclara avec désinvolture qu'il se déclarerait satisfait moyennant le versement d'une somme de 5 000 francs. Le commerçant s'exécuta de bonne grâce et signa un certain nombre de traites mensuelles. Alors dans un geste magnanime, le mari outragé sortit en disant aux deux complices qu'il leur laissait la vie à tous deux.

Pendant quatre mois le commerçant paya régulièrement les premières traites, puis brusquement refusa de payer les suivantes à échéance. Le peintre furieux exigea un règlement immédiat. Ne l'obtenant pas, il alla trouver le commerçant rue Pelleport, et lui administra une formidable volée de coups de canne. Le créancier peu banal a été envoyé au dépôt. PARIS.

LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion (suite)

PAR PAUL ROUGET

DEUXIÈME PARTIE

IX

PÈRE ET FILS (suite)*.

Il déclara :
— Maurice... nous partirons aujourd'hui même.
— Oui.
— Dans la soirée... vers neuf heures il y a pour Nice... un train... un express... c'est celui que nous prendrons.
— Père, tu as raison... il faut nous en aller tout de suite... tout de suite... sans revoir cette malheureuse... que je vais m'efforcer, hélas ! de ne pas haïr pour tout le deuil qu'elle a semé dans ma vie !...

X

LA FÊTE DES FIANÇAILLES.

— Madeleine, tu n'es pas fâchée de me voir aussi heureuse... Il me semble, parfois, que je devrais avoir la force de tenir secret mon bonheur... car la vue de ce bonheur, hélas ! ne peut que raviver ta peine.
— Non... ma chère Yvonne... chasse loin de toi de telles pensées.
» Ne suis-je point la première à me réjouir de ta joie... N'as-tu pas assez souffert pour mériter la félicité que Dieu t'accorde enfin aujourd'hui ?
Elle souriait doucement.
Mais quelle tristesse... quelle résignation se cachait derrière ce sourire !
Dans la chambre, toute tendue de bleu, la lumière grise et terne du dehors, pénétrait, enveloppait les choses de mélancolie.

La comtesse reprit :
— Tu as reçu... me disais-tu... une lettre de Maurice ?
— Oui... Un petit mot, simplement.
— Et ce petit mot ?
— M'annonce une grande nouvelle. Maurice vient aujourd'hui avec son père.
Elle ajouta :
— Il faut que je donne des ordres afin qu'on mette des fleurs dans le salon... beaucoup de fleurs... Le père de Maurice, paraît-il, les adore... Dans son château, à Nice, les pièces en sont pleines. Pour un homme absorbé par le souci des affaires, le fait est rare et, avoué-le, d'une jolie poésie.

— En effet, tu as raison Yvonne... Il te faut plaire à M. Nantennes.
— Oh ! je lui plairai... sois tranquille... fit la jeune fille avec un geste de séduction.

» Je ne l'ai jamais vu... mais il me semble... par ce que Maurice m'en a dit... que je le connais depuis longtemps.
Elle avait rougi légèrement.
Mais voici que la porte de la chambre s'ouvrait.

Et Hugues — le garçonnet s'était parfaitement habitué à ce nouveau nom — apparaissait.

En le voyant... Yvonne s'était levée... et son sein qui, soudainement... se soulevait et s'abaissait à coups plus précipités, trahissait son émotion.

Cependant, l'enfant, sans aller embrasser les deux sœurs, disait d'un ton sec :
— J'ai pas eu de bons aujourd'hui... Tu m'en avais promis, tante.

Et Yvonne aussitôt :
— Oui... mon chéri... tiens, ceci est pour toi.

Elle avait pris, sur la cheminée, une bonbonnière qu'elle tendait à l'enfant.
Madeleine montra un visage un peu sévère :

— Tu ne dis pas merci, Hugues.
Il coula vers elle un regard oblique.
— Merci... prononça-t-il avec humeur.

— Tu vois comme il écoute bien, le pauvre petit... s'exclama Yvonne... il n'y en a pas de plus mignon sur la terre.

Elle l'attirait vers elle... l'embrassant longuement.

Alors, le garçonnet :

— Tu m'achèteras aussi un polichinelle... un grand... avec un nez rouge ?
— Oui, mon chéri.
— Et encore un cheval à mécanique ?
— Je te le promets.
— Aujourd'hui ?
— Parfaitement.
L'enfant sortit.
Yvonne eut un long soupir.
Sa sœur, après un instant d'hésitation, déclara :

— Nous devrions, il me semble, être un peu plus sévères pour Hugues.
» Il a beaucoup de défauts dont nous ne nous rendons qu'imparfaitement compte parce que l'affection que nous lui portons nous aveugle.

— Oh ! n'exagère pas... protesta vivement la jeune fille... Toi aussi, Madeleine, vas-tu prendre parti contre lui... Avec le temps, ses défauts, qui sont sans importance... disparaîtront.

» Laisse-le rire... s'amuser à sa guise.
» Il est jeune... tout lui est permis.
» Hélas ! on pleure assez... plus tard ! Madeleine n'osa pas insister.

Sa sœur ajoutait :
— Le jour où j'appartiendrai à Maurice il me faudra bien, hélas, faire violence à mes sentiments.

» Le partage n'est pas possible.
» Mon mari aura droit à tout mon amour.

» Mais j'aurai la consolation... de voir Hugues très souvent... la consolation de me dire que, en toi, il retrouvera une seconde mère.

— Oui... murmura la comtesse... n'est-il pas déjà presque mon enfant ?
Quelques instants plus tard... tandis que sa sœur se reposait... Yvonne donnait des ordres pour qu'on apportât des fleurs dans le salon.

Et son cœur battait d'un émoi divin. Il en fut ainsi durant toute la matinée. Puis... dès le commencement de l'après-midi, une sorte de fièvre l'enveloppait.

Elle était nerveuse, impatiente... Elle ne pouvait se tenir en place.
Les heures passèrent.

Et, vers la tombée du jour, quand elle vit l'ombre descendre peu à peu... puis la nuit se faire... elle se sentit la poitrine étreinte par un vague, par un douloureux pressentiment.

Pourquoi Maurice et son père n'étaient-ils pas venus ?
Que s'était-il produit ?
La pénombre s'épaissit.

Et l'inquiétude de la jeune fille s'aviva... devint une mortelle angoisse.
Madeleine avait beau essayer de la rassurer, elle secouait la tête, tristement, avec obstination.

— Je t'affirme qu'il est arrivé quelque chose à Maurice... ou à son père.
Le cœur tordu par l'angoisse grandissante la gorge affreusement contractée, Yvonne eut envie de pleurer.

Il n'y avait plus de doute pour elle. Un malheur était survenu.
Des visions terrifiantes passaient devant les yeux de la jeune fille.

Une pensée traversa son esprit... un désir qu'elle communiqua aussitôt à sa sœur :

— Ecoute... je ne puis rester dans cette incertitude... C'est intolérable... Il faut que je sache la vérité... il le faut absolument... je vais envoyer Germain prendre des renseignements auprès du concierge de la maison de Maurice.

Mais à cette minute, voici qu'un coup de sonnette résonnait à la grille.
Les deux sœurs tressaillèrent.
Un mot vint aux lèvres d'Yvonne.
— Enfin !...

Quelques secondes plus tard, un domestique rejoignait Yvonne dans le petit boudoir... un domestique qui lui tendait une carte sur laquelle, à la lueur d'une petite lampe à l'abat-jour de soie mauve, elle lut simplement :

— Albert Nantennes.
Ah ! c'était lui enfin !...

Le père de Maurice.
Pourquoi tous deux venaient-ils si tard ?

Le domestique disait :
— Ce monsieur attend dans le salon.
Elle répondit : Bien... sans remarquer que le valet venait de dire : ce monsieur tant elle était persuadée que Maurice accompagnait son père.

Elle songea seulement :
— C'est singulier que ce soit moi qu'ils aient demandé d'abord... Mais Madeleine va redescendre.

Le valet était sorti.
Elle se regarda un instant devant une glace et sans doute fut satisfaite de cet examen, car elle sourit à son image.

Elle alla vers la porte... souleva la draperie.
Et elle aperçut, debout au milieu du salon, un homme aux épaules larges, aux cheveux grisonnants, à l'air grave et sévère.

Il la saluait froidement :
— Mademoiselle.
Elle fut interloquée... demeura un instant sans paroles.

Où était Maurice ?
Pourquoi son père était-il seul ?
— C'est à mademoiselle Yvonne de Lancenay que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur.
Elle désignait un siège.
A peine eut-elle la force de balbutier :
— Maurice ?

Le banquier sembla ne pas voir le geste de la jeune fille l'invitant à s'asseoir.
Il déclara :
— Maurice ne viendra pas, mademoiselle.

Sans comprendre, elle regarda son interlocuteur.
Que disait-il ?
Elle prononça avec effort :
— Mon Dieu, monsieur... pour que Maurice ne vous accompagne pas... il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose... vous voyez combien grande est mon anxiété... J'ai peur. Parlez...

Et comme M. Nantennes demeurait muet :
— Par grâce parlez, vous dis-je... votre silence me tue.

La voix de la jeune fille se brisait.
Elle avait joint les mains.
— Maurice ne vient pas... mademoiselle... parce qu'il ne veut pas venir... Il quitte Paris ce soir, avec moi, pour se guérir de la passion malheureuse que vous lui avez inspirée.

Yvonne ferma les paupières.
Elle avait senti au cœur un choc sourd.

Mon Dieu quelles étaient donc ces phrases étranges qui avaient frappé ses oreilles... ces phrases formées de mots terribles... irréparables :

— Maurice ne vient pas... parce qu'il ne veut pas venir... Il quitte Paris... pour se guérir... de la passion malheureuse... que vous lui avez inspirée...

Non... vraiment... elle continuait à ne pas comprendre.
Mais le visiteur poursuivait :

— Quelques lignes brèves... le silence même... vous eussent appris... aussi bien que je puis le faire... que désormais, aux yeux de Maurice et aux miens, vous êtes démasquée.

» Oui... quelques lignes eussent suffi.
» Mieux encore... le silence.

» Mais... par une correction suprême... Maurice a voulu... a exigé... que je fisse auprès de vous, cette démarche.

» J'ai cédé devant son désir.
» Et je suis venu vous dire : « Mademoiselle votre conduite a été indigne... elle a creusé, entre vous et mon fils, un fossé infranchissable ».

La jeune fille était devenue d'une pâleur mortelle.
Oui... maintenant elle saisissait le sens des paroles du banquier.

Maurice reprenait sa liberté.



DE LA POLICE

DANS LE NORD

TERRIBLE VENGEANCE. — Un teinturier du nom de Noël, furieux d'avoir été renvoyé par son hôtelier M. Geoffroy alla acheter un litre de vitriol et revint à l'heure du repas où toute la famille Geoffroy était réunie autour de la table commune, et résolument aspergea tous les convives du contenu de sa bouteille. M. et Mme Geoffroy et leurs 3 filles ont été grièvement atteints. L'énergumène est allé ensuite se constituer prisonnier. TROYES.

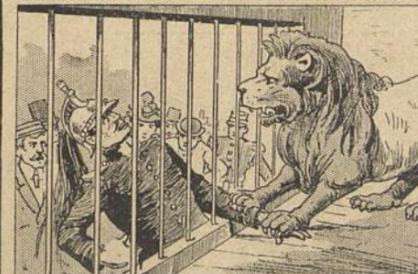


ÉCRASÉ PAR DEUX MILLE KILOS DE TOLE. — A Pusine de la Cie de Fives-Lille un ouvrier dresseur, Auguste Schillez, 39 ans, allait et venait dans l'atelier des Ponts sous un lot de tôles pesant près de 2 000 kilos et maintenu à une certaine hauteur par une grue. Tout à coup une chaîne venant à se rompre, la lourde masse s'effondra sur l'ouvrier avant que celui-ci ait pu faire un mouvement. On se précipita à son secours. Mais la tôle enlevée on ne releva qu'une forme sanglante et inanimée. LILLE.

SOUS LES YEUX DE SON PÈRE. — Une jeune fille relevant d'une grave maladie, et en proie à des idées noires Mlle Marchand, âgée de 18 ans, habitant la commune de Voisinien, près de Beauvais, s'est jetée dans le Thérain en présence de son père. On se porta à son secours mais malgré toutes les tentatives on ne put la remener à la vie. OISE.

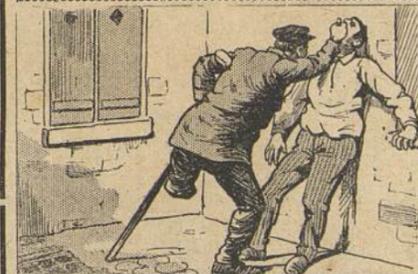


ATTAQUÉE ET VOLÉE. — Une dame Lamerand, femme d'un employé de la Cie du chemin de fer du Nord, se rendait à Annapes en compagnie de son enfant qui venait de faire sa première communion, quand en traversant la barrière Saint-Sauveur elle fut accostée par deux repris de justice qui, sans mot dire s'élançèrent sur elle. Elle appela au secours mais ses agresseurs lui arrachant brusquement sa chaîne sautoir prirent la fuite. Les deux malfaiteurs ont été arrêtés. HELLEMES.



NE CARESSEZ PAS LES LIONS. — A Anzin, au cours d'une représentation à la Ménagerie moderne installée sur la Grande-Place, un cavalier du 4^e cuirassiers ayant impudemment passé sa main à travers les barreaux pour caresser un lion a été gratifié d'un terrible coup de griffe. ANZIN.

CAPTURE D'UN SATYRE. — Un domestique, Alphonse Fouque, âgé de 38 ans a été arrêté sous l'odieuse accusation d'avoir violé une fillette de 7 ans, la petite Blanche Fritot, qu'il aurait attirée en lui offrant des friandises. BEAUVAIS.



UNIAMBISTE MEURTIER. — Un chanteur ambulancier amputé d'une jambe, Gabriel Schwartz, 30 ans, rentre chez lui en état d'ivresse et causait du scandale dans les escaliers, lorsqu'un locataire, Alfred Bienfait, 34 ans impatienté par le tapage de l'ivrogne se leva et l'invita à se taire. Pour toute réponse Schwartz furieux sortit un couteau de sa poche et le lui plongea dans la gorge. La mort fut instantanée. Le meurtrier a été arrêté. REIMS.

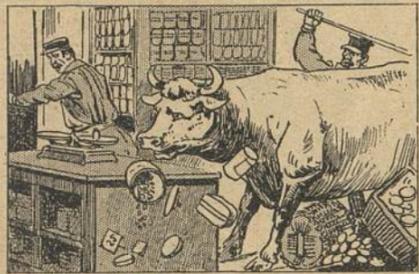
* Voir L'ŒIL de la Police n° 24.



DE LA POLICE DANS LE SUD-OUEST

ASSASSINAT A BON-ENCOTRE. — Au lieu dit de Béchère, à Bon-Encotre, la femme Eugénie Labourcade, âgée de 61 ans, qui habitait seule une petite maison, a été trouvée étendue morte près de sa demeure, le corps couvert de plus de trente blessures.

Les premières constatations semblaient établir que la malheureuse a été tuée pendant la nuit après avoir été violée. Le crime est attribué à un rôdeur qui, venant pour l'assassiner, a été surpris par la victime. **LOT-ET-GARONNE.**



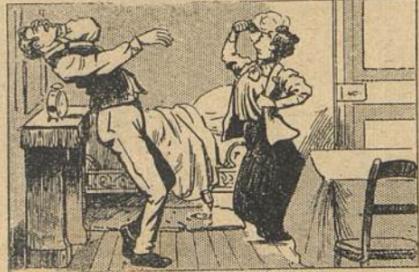
VISITE GENANTE. — Deux garçons bouchers conduisaient une vache à l'abattoir, lorsqu'à l'intersection de la rue de Paris et de l'avenue de Magnagour, la bête effrayée prit sa course et se précipita dans un magasin d'épicerie, brisant les vitres et piétinant la marchandise. Le patron, M. Montagne, accourut et aidé de ses garçons parvint non sans peine à faire sortir l'animal qui s'était blessé avec des éclats de verre. **GUERET.**



DRAME PASSIONNEL. — Une femme Guébard, épouse B..., âgée de 22 ans et qui avait pour amant un nommé Lacombe, caporal au 50^e de ligne à Périgueux, après avoir emmené celui-ci dans un petit bois et en avoir reçu l'affirmation inébranlable qu'il avait de la quitter lui a tiré à bout portant deux coups de revolver dans la tête qui l'ont fondroyé. Arrêtée par les employés d'octroi, la meurtrière a tout avoué et a dit regretter son acte. **PÉRIGUEUX.**

SUICIDE D'UNE ABANDONNÉE. — Mlle Marie Ollivier, 27 ans, a tenté de se donner la mort dans le garni où elle habitait, rue de la Trésorerie, en se tirant un coup de revolver au sein gauche.

Elle a été transportée à l'hôpital Saint-André dans un état très alarmant. Dans une lettre trouvée dans sa chambre, Mlle Ollivier déclare que, abandonnée depuis trois mois par son amant et à la veille de se trouver sans ressources, elle avait résolu de se donner la mort. **BORDEAUX.**



DRAME DU VITRIOL. — Rue des Incurables, une jeune fille de 20 ans, Jeanne Coutant, couturière, après s'être rendue au domicile de son ami, Louis Gargon et lui avoir reproché son abandon, alors qu'elle allait être mère, lui a lancé au visage le contenu d'un flacon de vitriol. Puis s'armant d'un revolver elle se logea une balle dans la tête. Louis Gargon a les yeux brûlés et sa maîtresse qui a survécu à ses blessures a été transportée à l'hôpital Saint-André dans un état grave. **BORDEAUX.**



CHARRETIER ASSASSIN. — Un charretier, Jean Gaillard, mécontent d'une vente de pommes de terre que son épouse, Jeanne Larrigar, 25 ans venait de faire se disposait à lui administrer une maîtresse correction, lorsque son père indigné lui lança une assiette à la tête. Furieux, le charretier s'arma d'un couteau et s'élança sur le vieillard qu'il frappa à deux reprises à la poitrine et à laine. Gaillard a été arrêté. **BORDEAUX.**

Il lui rendait la sienne. Implacable, M. Nantennes poursuivait : — En vain vous essaieriez de vous disculper. Vos mensonges se retourneraient contre vous.

» Mon fils et moi, nous possédons une preuve matérielle... indiscutable... de votre duplicité... le mot est cruel peut-être... mais il n'en est pas d'autre pour traduire votre façon d'agir.

Elle s'était redressée. Une force... la soulevait... pour défendre son amour menacé.

Mais son interlocuteur tira de sa poche un papier qu'il plaça devant les yeux de la jeune fille.

— Reconnaissez-vous ceci ?

Elle eut un cri... de désolation... et d'épouvante.

Oui... elle reconnaissait... ce fragment d'une lettre... adressée quatre années auparavant par elle à sa sœur... lettre jetée au feu par celle-ci... et non entièrement consumée.

Comment ce document était-il en possession de Maurice et de son père ?

Elle n'avait plus à se le demander.

Cela importait peu !

Le banquier l'avait dit : Maintenant il n'y avait plus de dissimulation... plus de mensonge possible !...

Le jeune homme savait tout !

Il n'ignorait pas qu'elle avait un enfant !...

... Que le petit Hugues était son fils !

Elle courba la tête écrasée.

Ses jambes refusaient de la soutenir.

Pour ne pas tomber, elle dut s'appuyer à un meuble.

— Vous voyez, reprit M. Nantennes, que, maintenant, toute dénégation serait inutile.

» Pendant des années, mon malheureux fils a cru en votre loyauté.

» A cette heure il est édifié !...

» Je vous transmets donc sa décision... qui est irrévocable.

» Il ne vous reverra pas... il ne vous reverra jamais.

Et comme elle avait un geste de désespoir... de folie presque... qu'il prit pour une protestation :

— Oh ! ne vous défendez pas.

» Je vous ai déclaré que ce serait en vain.

Je n'ai pas pour vous la même faiblesse... la même indulgence que Maurice.

» Vous êtes en face d'un homme résolu à sauvegarder... coûte que coûte... le bonheur et l'honneur de son fils.

» Quelles que soient les circonstances qui aient entouré votre crime, il n'en est pas moins odieux.

» Vous avez menti constamment... Vous avez dissimulé la pire des fautes.

» Le ciel a permis que mon enfant ne fût pas votre dupe.

» Aujourd'hui... pour vous... a sonné l'heure du châtiment.

Elle s'était laissée choir sur un siège.

Elle ne répondit pas.

A quoi bon.

Elle sentait, en effet, que toute résistance... que toute révolte était inutile.

Maurice n'avait plus... n'aurait plus jamais confiance en elle.

Pourtant... puisqu'il n'ignorait rien du passé... il devait savoir qu'elle était une victime... et qu'elle méritait la pitié.

Elle avait pris son front dans ses mains... Elle avait les yeux secs... effrayants... hallucinés.

M. Nantennes laissa peser sur elle son dur regard.

Peut-être, au fond, était-il ému un peu.

C'était vrai ce qu'avait dit Maurice : un grand charme d'honnêteté émanait de cette jeune fille... et, dans son regard franc et limpide, semblait se refléter une âme pleine de droiture et de noblesse.

Et pourtant elle avait menti !...

Elle avait joué... pendant cinq ans... une comédie infâme !...

Non... elle ne méritait aucune indulgence !

Et puis, il était trop tard !

L'irréparable était accompli.

Yvonne se taisait toujours.

Mais deux larmes... silencieuses... coulaient le long de ses joues.

C'était sa vie qui se brisait à cette minute.

M. Nantennes avait fait un pas de retraite.

Avant de disparaître, il déclara :

— Mademoiselle, je tiens encore à vous dire ceci :

» Ne tentez pas de revoir mon fils... vos efforts seraient stériles... Plus rien

ne peut vous réunir... Maurice vous oubliera... je l'espère... j'en ai la conviction... comme vous l'oublierez vous-même.

» Adieu.

» Je vous pardonne... en son nom... tout le mal que vous lui avez fait.

Il ajouta... avec effort :

— En son nom... et au mien.

Puis... il souleva la portière.

Yvonne n'eut pas un geste pour le rap-

peler, pour le retenir.

Mais quand elle fut seule, son cœur... gonflé... prêt à éclater... creva brusque-

ment en sanglots.

Tout à coup la portière s'écarta de nouveau.

Et Madeleine fit son apparition.

La comtesse s'approcha vivement.

— Yvonne... fit-elle avec angoisse.

La jeune fille releva le front.

Elle ne répondit pas.

Aucun mot ne pouvait se livrer passage dans sa gorge.

Affolée, Madeleine demanda :

— Qu'as-tu ?... Parle... tu m'épouvantes.

Et comme la jeune fille se taisait toujours, elle ajouta :

— C'est à cause de Maurice, n'est-ce pas ?

La malheureuse fit, de la tête, un signe affirmatif.

— Il était là... tout à l'heure ?...

— Non.

— Qui alors ?

— Son père.

— Seul ?

— Oui.

— Que t'a-t-il dit ?

Elle fit un effort... balbutia :

— Il m'a dit... qu'entre son fils et moi... tout était à jamais fini... Maurice et son père n'ignorent plus rien... Ils savent que je suis la mère de Hugues.

— Que m'apprends-tu !

— La vérité, hélas !

Un cri monta aux lèvres de la comtesse.

— Pauvre sœur !

Elle s'était agenouillée près de la jeune fille et prenant ses mains dans les siennes elle demeura quelques minutes sans prononcer une parole...

A quoi bon !

Le mal était sans remède.

Pourtant elle demanda encore :

— Ton secret... qui a pu le dévoiler ?

— Je ne sais... M. Nantennes... avait en sa possession... un fragment de lettre... écrite par moi il y a quatre ans.

— A qui ?

— A toi.

— Mais toutes tes lettres je les ai brûlées.

— Celle-là... aussi a été jetée au feu... qui ne l'a détruite qu'en partie... Quelqu'un l'a retirée du foyer... Qui ?... Voilà ce que nous ignorons toujours sans doute...

» ... Quelqu'un qui l'a remise à Maurice.

» ... Oh ! c'est lâche et c'est infâme !...

— Alors... maintenant... ma pauvre Yvonne ?...

Mais la comtesse n'acheva pas de traduire sa pensée.

Car, à cette même minute, Hugues se précipitait dans le salon. Il avait, à la main, le fameux polichinelle au nez rouge que la jeune fille avait fait acheter pour lui dans le courant de l'après-midi.

A l'apparition du garçonnet Yvonne s'était levée brusquement.

Elle l'attira contre elle, près de son cœur, en un geste presque sauvage.

— Alors, maintenant... répondit-elle... voici celui qui sera, ici-bas, toute ma consolation... mon unique tendresse... et que, désormais... je n'ai plus de motif pour renier.

TROISIEME PARTIE

L'IMPOSSIBLE AMOUR

I

LOULA.

Seize années se sont écoulées.

» Nous ne sommes plus en France... à Paris... mais en Bohême, dans le coin le plus pittoresque, le plus sauvage, le plus retiré du monde, en un vieux château féodal, aux murs crénelés, aux tours massives, et dont les ruines restaurées gardent leur fière allure, évoquent des âges révolus de gloire et de domination.

C'est le soir.

Nul bruit dans la noble demeure où tout semblerait dormir... d'un sommeil

profond... si l'une des fenêtres, celle du cabinet de travail du comte Jean Ledka, n'était éclairée.

Pourtant, dans ce cabinet de travail riche et sévère, ce n'est pas un homme qui se tient, mais une jeune fille grande et souple, tout de blanc vêtue, une créature superbe, aux yeux noirs étincelants, aux cheveux d'or magnifiques, qui font comme un diadème à son front virginal où un pli léger... un pli de déception vient... subitement... de se creuser.

C'est que... en entrant dans cette pièce... elle croyait trouver, assis devant son bureau, le comte Jean Ledka.

Or, la pièce est déserte.

Le comte n'est pas là.

Doucement, la jeune fille a poussé la porte vitrée, qui s'ouvre sur la terrasse, et elle appelle :

— Père... père... où es-tu ?

Rien ne répond à l'appel de la jeune fille.

Alors, elle fait quelques pas... sur la terrasse... dans la nuit.

Tout à coup, la jeune fille tressaille.

A quelques pas d'elle... debout... immobile... elle vient d'apercevoir un homme... presque un vieillard...

Cet homme, c'est le comte Jean Ledka. Son père !

Au bruit fait par la jeune fille en s'approchant, il a levé la tête et une exclamation s'échappe de ses lèvres :

— Loula... ma chérie... ma fille adorée.

Une tendresse profonde, ardente, vibre dans sa voix. Mais tout de suite il ajoute, comme s'il cherchait une excuse à l'attitude atristée dans laquelle l'a surpris la jeune fille :

— Il m'a paru bon de venir rêver ici, Loula, dans la solitude de cette nuit admirable... Les rêves sont de tout âge... Les jeunes gens songent aux promesses de l'avenir... Les vieillards, comme moi, hélas ! s'attardent à revivre le passé.

— Un vieillard, vous, père... à cinquante ans !...

— N'ai-je pas déjà des cheveux blancs, mon enfant... D'ailleurs, tu me rajeunis d'une année... Mais, dis-moi, pourquoi n'es-tu pas encore couchée ?

— Oh ! père... me coucher... sans l'avoir embrassé ?

— Chère enfant !

— Oui... une chère enfant... de qui l'on se cache... dont on fuit, comme ce soir, la présence.

— Loula !

— A quoi bon protester père... Mes paroles ne sont-elles pas l'expression de la vérité... Ne sais-je pas ce qui se passe en toi... ton désir d'être seul, en tête-à-tête avec les pensées tristes, les pensées amères qui t'obsèdent ?

» Crois-tu donc que je n'aie pas deviné bien des choses auxquelles tu ne fais jamais allusion dans la crainte de me causer de la peine, à moi que tu aimes tant et qui te rends... de toutes mes forces, je te le jure... l'immense tendresse dont tu m'entoures ?

» Depuis quelques jours tu parais être en proie à un chagrin plus grand.

» Tu as souffert... tu souffres encore de la mort... déjà lointaine... de ma pauvre maman...

— Loula... par grâce !...

La voix du comte est rauque... singulière... presque méconnaissable.

Mais la jeune fille a eu vers lui un geste de prière ardente. Et, prenant dans les siennes les mains de son père, qu'il n'ose retirer, elle poursuit :

— Oh ! laisse-moi te parler d'elle, à cette heure si douce... si propice aux évocations... Crois-tu donc être seul pour souffrir... Ne devines-tu pas tout ce que mon cœur renferme de tristesse et de regret ?...

(Lire la suite au prochain numéro.)

TENTATIVE D'ASSASSINAT. — Vers sept heures du soir le sieur Audebert, propriétaire à Peyroubat, commune de Grignols, était occupé à soigner ses poulets, lorsqu'il reçut un coup de fusil qui, tiré à faible distance, lui fit une effroyable blessure à la face; le nez et la mâchoire étaient fracassés.

La gendarmerie, prévenue aussitôt, se transporta sur les lieux de l'attentat, et le blessé, quoique très affaibli par la perte du sang, put cependant déclarer qu'il n'avait pas vu la personne qui avait tiré sur lui, mais qu'il soupçonnait fort son voisin, le sieur Charenton.

Celui-ci, interrogé à son tour, nia énergiquement, mais ses réponses paraissent si contradictoires, que le maréchal des logis jugea nécessaire de le faire garder à vue.

Le lendemain, les gendarmes découvrirent l'arme meurtrière à quelques mètres du lieu de l'attentat; elle appartient, paraît-il, à Charenton. Celui-ci persiste à nier, mais en présence des charges qui l'accablent, il n'en a pas moins été mis en état d'arrestation. Les deux hommes vivaient en mauvaise intelligence; Charenton accusait Audebert d'avoir des relations coupables avec sa femme, qui a abandonné le domicile conjugal depuis quelque temps. **DORDOGNE.**

Règlement général pour tous les Concours de L'Œil de la Police

Il voulut y faire un court séjour : mais, par un fâcheux hasard le jeune voyageur fut pris dans une des nombreuses rafles effectuées pour découvrir les assassins du peintre Steinheil. Amené au poste et fouillé, il fut trouvé porteur d'un couteau à cran d'arrêt; arme prohibée. Sans autres explications, il fut conduit à la Petite-Roquette, où il resta durant une interminable semaine. Sa mère n'apprit que huit jours plus tard l'arrestation de son fils; elle vint immédiatement à Paris et fit remettre en liberté le jeune imprudent, qui dut néanmoins comparaître devant le tribunal correctionnel pour port d'arme prohibée. Il a d'ailleurs été acquitté.

DEUX ARRESTATIONS AUX ASSISES. — La Cour d'assises jugeait un jeune homme de 17 ans, Bataille, pour meurtre de 2 italiens, commis à Aubervilliers en août 1907. Deux individus, les nommés Humbert et Chéri, avaient bien été arrêtés après ce meurtre, mais ils avaient bénéficié d'une ordonnance de non-lieu, Bataille revendiquant la responsabilité du crime.

A l'audience, l'accusé est revenu sur ses déclarations. Des témoins ont déposé dans un sens qui semble lui donner raison.

Bref, l'avocat général a cru devoir demander que l'affaire soit renvoyée à une autre session et sur sa requête, Humbert et Chéri, qui se trouvaient là en qualité de témoins, ont été mis en état d'arrestation au moment où ils allaient quitter le Palais de Justice.

UNE AFFAIRE DÉLICATE. — Il y a quelques mois la fille d'un employé du chemin de fer, Mlle X..., épousait un brave homme d'ouvrier de Mainvilliers près de Chartres. Mais ces jours derniers, à l'improviste, elle faisait à son mari la désagréable surprise d'un héritier. Pressée de questions la malheureuse jeune femme finit par avouer à son mari que le père de son enfant n'était autre que le sien.

Le mari furieux alla trouver le père indigne et le menaça de le dénoncer. A la suite de cette scène, le malheureux employé de chemin de fer perdit la tête et alla se pendre non sans avoir au préalable pris le soin de brûler une somme de 1 600 francs en billets de banque qu'il tenait en réserve. **CHARTRES.**

ASPHYXIÉS DANS UNE FOSSE D'AISANCE. — Impasse Letort, à Montmartre, des vidangeurs allaient procéder au nettoyage d'une fosse d'aisances, et l'un d'eux était déjà descendu, lorsque deux de ses camarades, inquiets de ne pas l'entendre bouger, descendirent à leur tour. Mais le concierge, qui assistait à l'opération, s'étonnant de ne pas les voir remonter, s'approcha du bord de la fosse. Suffoqué par les gaz délétères, il dut reculer en toute hâte et s'en fut avertir les pompiers qui arrivèrent. Le caporal qui les commandait voulut descendre le premier, mais on dut le remonter aussitôt inanimé. Deux autres pompiers coopérant à l'enlèvement des cadavres, ont été emportés dans un état grave. **PARIS.**

1° Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — Aucune des solutions n'est rendue. — 2° En cas d'ex æquo, les noms des concurrents sont tirés au sort. 3° Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 4° Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

Toutes les solutions des concours de L'Œil de la Police

doivent être adressées au nom de M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres ni mandats dans les lettres qu'ils adressent à M. Lecocq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres

ou solutions recommandées au nom de M. Lecocq. Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées ensemble, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.

CONCOURS N° 7

L'Assassin du père François
CONCOURS EN SIX SÉRIES

PREMIÈRE SÉRIE

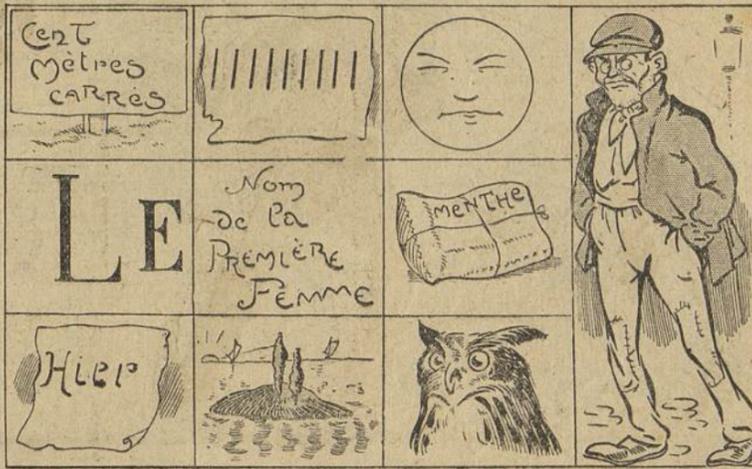
Le père François, le vieux rentier de la rue de la Lune, a été assassiné et malgré toutes les recherches, son meurtrier a échappé aux plus fins limiers de la police lancés à ses trousses. Pourtant sa présence a été signalée dans un certain nombre de villes de France que nous laissons à nos aimables lectrices et à nos chers lecteurs le soin de trouver.

Voici de quelle façon ils devront procéder : Chaque dessin de chacune des séries se compose de neuf petites cases où sont figurés des lettres, chiffres, objets, etc. Chacune de ces cases contient une partie de nom de ville qu'il s'agit de déchiffrer à la façon des rébus. Pour être complet, chaque nom devra emprunter trois cases; il y aura donc trois noms à trouver dans les neuf cases de chaque série.

Exemple : dans la première case de la première ligne horizontale (1^{re} série), nous voyons 100 mètres carrés qui signifie *are*, dans la troisième de la deuxième ligne horizontale *menthe*, et enfin dans la première de la troisième ligne horizontale *hier*. Le nom à trouver est *Armentières*.

Ce concours comprendra six séries : c'est donc un total de dix-huit noms qui devra nous être indiqué avec la publication de la sixième et dernière série.

Les six réponses devront être envoyées ensemble à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph. Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Il est indispensable de joindre aux solutions les six bons de concours qui devront être détachés à la page 11 des numéros de L'Œil de la Police.



LISTE DES PRIX

- 1^{er} prix : Magnifique montre en or pour homme.
- 2^e prix : Superbe bourse amonorière en argent, avec séparation, mailles fines, p^e dame.
- Du 3^e et 4^e prix : Très élégante table à thé fantaisie.
- Du 5^e au 10^e prix : Riche garniture pour fumeur, métal argenté Louis XV, deux pièces dans un joli écrin.
- Du 11^e au 20^e prix : Ravissant bloc-notes métal doré fin, décor art nouveau.

- Du 21^e au 40^e prix : Délicieux vide-poches porcelaine genre Saxe.
- Du 41^e au 60^e prix : Charmante bonbonnière nickelée, avec photo-miniature.
- Du 61^e au 72^e prix : Presse-citron en porcelaine décorée, joli et pratique.
- Du 73^e au 100^e prix : Très beaux boutons de manchettes fantaisie viell argent.
- Du 101^e au 125^e prix : Jolie boîte porte-allumettes Jupiter.
- Du 126^e au 150^e prix : Élégante broche fantaisie patinée viell argent.

CONCOURS N° 3 (3^e Série)

CONCOURS MARTIN-NUMA
3^e CONCOURS TRIMESTRIEL

Avec ce numéro, commence le 3^e Concours trimestriel MARTIN-NUMA. Pour ce concours comme pour le précédent clos dans notre dernier numéro, nos lecteurs trouveront les questions à résoudre page 6 de chaque numéro qui en contiendra une. Douze questions seront posées au cours de ce trimestre. Elles devront être réunies sous une même enveloppe et adressées à la date que nous indiquerons à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph. Nos lecteurs devront y joindre en outre les 12 bons qui paraîtront successivement au bas de cette page. Tout envoi partiel sera éliminé d'office.

LISTE DES PRIX QUI SERONT DÉGERNÉS

- 1^{er} prix : Montre en or et chaîne sautoir en or pour dame.
- 2^e prix : Chaîne de montre or pour homme.
- Du 3^e au 10^e prix : Un sac réticule de dame en soie ornée de perles.
- Du 11^e au 20^e prix : Un porte mine en argent.
- Du 21^e au 50^e prix : Un couvert pique-nique.
- Du 51^e au 100^e prix : Un stylographe à plume dorée.
- Du 101^e au 150^e prix : Un porte-cartes en cuir de Russie.

INSTRUCTIONS GÉNÉRALES POUR LE CONCOURS "MARTIN-NUMA"

Nous rappelons à nos lecteurs que dans chaque partie du roman de *Martin-Numa* publiée dans chacun des numéros de « L'Œil de la Police », il est posé une question relative au texte publié dans chaque numéro, tels que mots à rétablir, etc.

Douze questions sont posées par trimestre (une par numéro) et constituent un concours trimestriel avec prix et récompenses.

Lorsque le roman *Martin-Numa* aura été entièrement publié, il sera fait un CONCOURS GÉNÉRAL auquel participeront à nouveau tous les lecteurs et lectrices qui auront pris part aux concours trimestriels et qui auront envoyé le plus grand nombre de réponses et de solutions justes.

Rappelons en outre que 150 prix sont affectés à chaque Concours trimestriel

AVIS IMPORTANT. — Dans chaque numéro, nous publions en bas de la page 11 un petit coupon de concours contenant chacun une formule relative à la question posée, et que nos lecteurs devront remplir et conserver jusqu'au moment où nous publierons la date de leur envoi collectif à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

QUATRE CENTS PRIX SERONT AFFECTÉS AU CONCOURS GÉNÉRAL dont le Premier Prix sera de

MILLE FRANCS EN OR

Un mobilier complet. Une valeur avec gros lot de 500.000 francs. Bicyclette. Nécessaire d'argenterie. Machine à coudre. Bureau de Dame. Montres. Bracelets. Objets divers, etc. pour une valeur de plus de TROIS MILLE FRANCS.

volailles perpétrés dans les environs ainsi que des cambriolages récemment commis aux églises de Bachant, de Viens-Mesnil et d'Hautmont.

Les confidences prirent une tournure plus grave, quand Rousseau aborda le récit du crime de Bousnières. On sait qu'il s'agit de l'assassinat d'une vieille femme, la veuve Colart, qui fut, on s'en souvient, trouvée morte dans sa maison, un dimanche de novembre, garrottée et bâillonnée.

— Nous étions quatre pour faire le coup, déclara-t-il. Il y avait plus d'un an que j'avais la vieille à l'œil. Je suis entré le premier en passant par le grenier, après avoir escaladé le toit d'une remise. Quand je suis arrivé dans la cuisine, la vieille n'était pas encore couchée. En m'apercevant, elle eut une telle peur, qu'elle tomba évanouie. Je lui liai les poignets et lui mis un mouchoir sur la bouche, puis j'ouvris la porte aux copains et nous nous mimes à travailler.

— Nous trouvâmes 7 000 francs. Mais, quand je défis le bâillon pour délivrer la vieille, elle était passée (sic). C'était un sale coup!

Cette touchante confiance du bandit en son camarade de rencontre alla croissant. Rousseau tint absolument à montrer son savoir-faire à l'inspecteur, et l'emmena avec le sieur Léon Longestay, cambrioler la maison des époux Samin, rentiers, rue Victor-Hugo.

Le policier leur faussa compagnie à la porte, sous prétexte d'aller chercher des allumettes. Ce fut la police qui revint à sa place.

RIDES CICATRICES, TACHES, Traces de VEROLE
P^e les effacer, éc. à M. A. HEZOU, Le Raincy (près Paris)

SAGE-FEMME 1^{re} cl. RETARD
SARLET, Fac Reaumur, 112 Renseign. gratuits

VICTIMES DU SORT
SI VOUS VOULEZ

Que la DÉVEINE vous Quitte
Que la CHANCE revienne
RÉUSSIR en tout -- TRIOMPHER toujours
Demandez le Beau Livre, envoyé Gratuit
par le Mage MOOBYN, 19, rue Mazagan, Paris.

Envoi discret contre 5 francs pour tout ou suppression des époques, pour, quelque cause que ce soit. Pas de Charlatanisme ni d'Exploitation trompant le public crédule.
Z. LACROIX, Ph^{ie} à BRUAY (F. de G.).

VOYANT HOLKOFF, dévoile avenir, env. 2 fr. avec date naiss. donne moyen punir méch. se vengent avoir chance réusir, 251, r. St-Denis, Paris

LE LIVRE 60 cent. NATIONAL

Chaque volume comprenant contenant un ouvrage complet sous une élégante couverture

- OUVRAGES DÉJÀ PARUS DANS CETTE COLLECTION :
- D'AIGREMONT (P.)... L'Empoisonneuse.
 - LEPELLETIER... Madame Sans-Gêne.
 - MÉROUVEL... Misère et Beauté.
 - SAZIE (Léon)... Le Pouce.
 - VILLEMER... Maudite.
 - Paul FÉVAL FILS... Le Collier sanglant.
 - L. BOUSSEY... Le Tour du Monde d'un Gamin de Paris.
 - Le Tigre blanc.
 - Le Secret de l'Or.
 - Les Mystères de la Forêt vierge.
 - Les Mystères de la Guyane.

VIENT DE PARAITRE

CRIMINEL PAR AMOUR

par Théodore CAHU

EXCEPTIONNELLEMENT :

85 centimes

Les ouvrages ci-contre qui comportent de 600 à 800 pages et de 40,000 à 50,000 lignes.

En Vente Partout : Libraires, Marchands de Journaux, Kiosques et Gares.

Envoi franco de chaque ouvrage contre sa valeur augmentée de 15 c. (25c. pour l'Étranger) pour frais d'envoi adressés à l'Administration du LIVRE NATIONAL, 8, Rue Saint-Joseph, PARIS.

UN PÈRE INFAME

Le parquet de Lunéville est saisi d'une affaire appelée à faire, dans la région, autant de bruit qu'elle en fait dans le petit pays qui en est le théâtre.

Il s'agit d'une de ces scènes de la vie paysanne, dont la monstrueuse impudence déconcerte l'esprit le plus averti. Il y a quelques jours, le parquet de Lunéville recevait de Deuxville, petit village voisin, une lettre anonyme, lui dénonçant un nommé M... comme entretenant des relations coupables avec sa fille, une faible d'esprit, âgée aujourd'hui de trente-deux ans. La lettre déclarait que l'idiote avait eu déjà sept ou huit enfants de ses relations incestueuses. Les enfants étaient tous morts d'une façon aussi rapide que mystérieuse.

L'enquête a établi tout de suite qu'Alme M... avait eu cinq ou six enfants au moins. Nous employons cette locution incertaine parce que ce sont les chiffres le plus généralement admis dans le village. Alme M..., elle-même, pas plus d'ailleurs que son père et que sa mère, ne sont exactement fixés.

— Quatre ou cinq, dit le père.
— Plus de six, affirme la mère.
— Cinq garçons et une fille, déclare Alime.
— Plus de six, certifie les voisins.

Quoi qu'il en soit, de cette lignée, un seul enfant a atteint dix-huit mois. Les autres sont décédés en naissant ou quelques semaines après.

Le dernier naquit il y a un mois. Le père M... fit la déclaration de la naissance et en même temps celle du décès. M. Perrette, maire de la commune, a reçu la double déclaration sans trop s'étonner. Il a l'habitude, le brave homme!

Interrogé, il a déclaré formellement qu'aucune liaison n'était connue à la simple d'esprit.

Jamais aucune sage-femme n'a assisté à l'une de ces naissances répétées. C'est la mère elle-même qui, bien que presque aveugle, accouche et délivre sa fille.

Comme un magistrat s'étonnait de son habileté, étant donnée surtout sa presque cécité, la femme M... a répondu : — Les sages-femmes! ça coûte trop cher!... Et puis, je m'y connais mieux qu'elles.

Et de fait, la vieille paysanne a eu seize enfants pour sa part. Le père M... nie énergiquement abuser de sa fille. Par malheur, celle-ci déclare formellement, quand on lui demande de qui sont ses enfants; « C'est de papa ».

A plusieurs voisins, elle a raconté, avec un luxe de détails trop saisissants pour être inexacts, les précautions prises par son père pour éviter la mère et un neveu de neuf ans, lorsque la fantaisie lui prenait d'abuser de la pauvre démente.

Habile stratagème d'un Inspecteur de police

L'inspecteur Vasseur, de la brigade mobile de Lille, avait été envoyé à Hautmont, pour rechercher les auteurs des vols qui se répètent chaque semaine en cette ville et aux environs.

Il y arriva le 3 mars, déguisé en trimardeur, se fit embaucher en qualité d'homme de peine aux ateliers de construction, fréquenta les bouges et conquit bientôt la confiance et la sympathie du monde interlope.

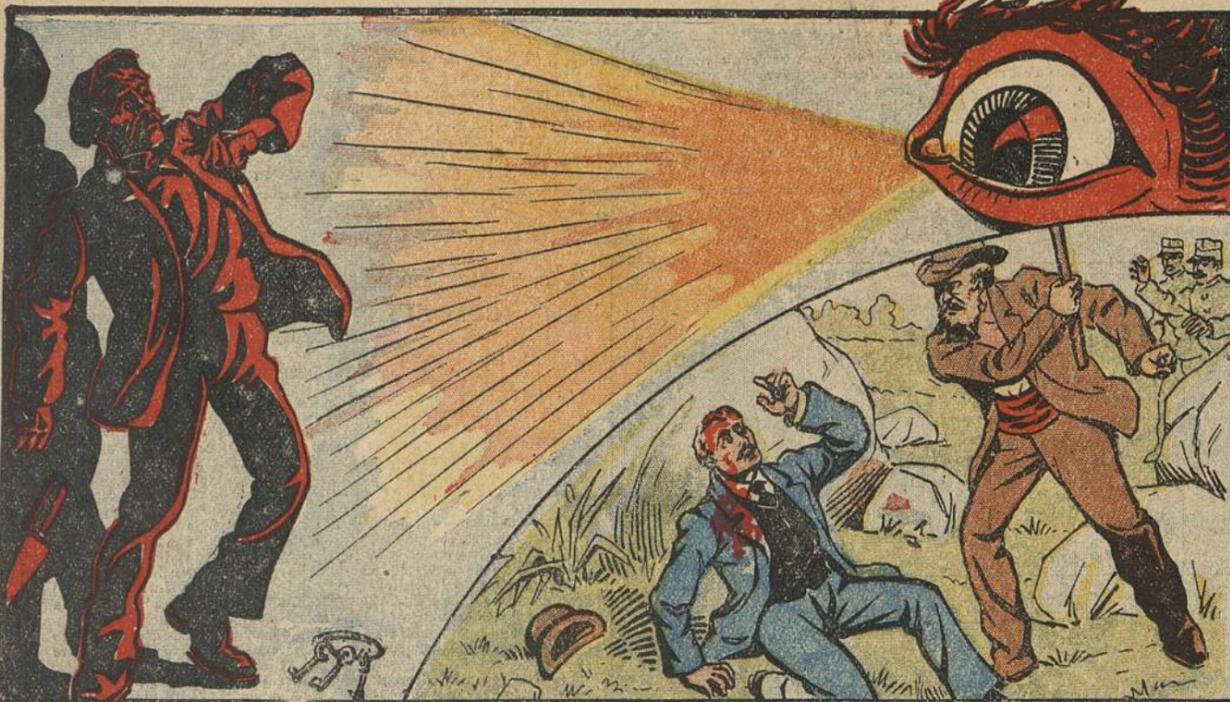
On lui avait plus spécialement désigné comme suspect, le sieur Lié Rousseau, 24 ans, demeurant rue de Bousnières, déjà plusieurs fois condamné pour vol et qui ne se livrait à aucun travail.

Il se flatta d'être à la tête d'une bande de vingt-deux malfaiteurs, occupés dans les usines, indiquant les coups et coopérant tour à tour à l'exécution. Rousseau déclara en outre qu'il était l'auteur de tous les vols de lapins et de

L'ŒIL DE LA POLICE
CONCOURS N° 3 (3^e SÉRIE)
Roman de Martin Numa
Le mot supprimé est.....
BON N° 1
Conservet ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.

PROCHAINEMENT :
GRAND CONCOURS AMUSANT
Avec nombreux prix en espèces

L'ŒIL DE LA POLICE
CONCOURS N° 7
L'ASSASSIN DU PÈRE FRANÇOIS
BON N° 1
Conservet ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.



AGRESSION SUR LA FRONTIERE. — Sur la route d'Irun, un nommé José-Fernandez Mendez, 37 ans, accompagné d'un enfant de 15 ans, a été accosté par un inconnu qui l'assomma et le dévalisa. Secouru par des douaniers, le malheureux a été hospitalisé dans une ferme avec son jeune compagnon Hilario. **ESPAGNE.**



ENCORE LES SUFFRAGETTES. — Ne pouvant pénétrer à la Chambre des Communes, trop bien surveillée, les suffragettes imaginèrent de fréter une embarcation et d'aborder à la terrasse du Parlement. Et c'est à la stupéfaction générale de l'assistance que Mme Drummond, grimée sur la cabine du bateau pavoisé de fleurs, commença une harangue à l'adresse des députés. **LONDRES.**



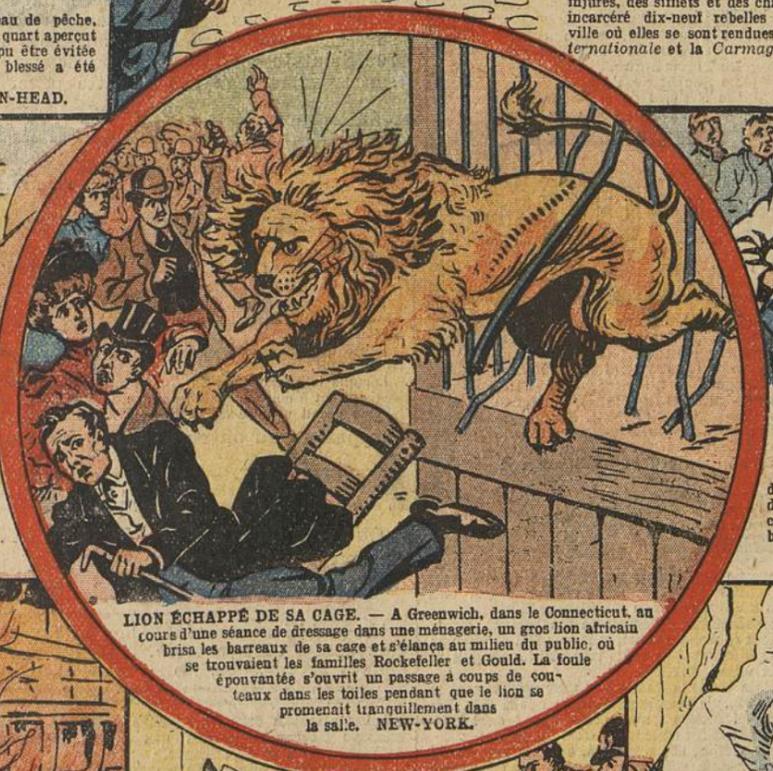
COLLISION D'UN BATEAU ET D'UNE BALEINE. — Un bateau de pêche, *Arcius*, voguait à pleines voiles sur la mer du Nord lorsqu'un homme de quart aperçut une énorme baleine dormant à la surface. Avant qu'une collision eut pu être évitée le bateau heurta le monstre en travers et faillit chavirer. Le monstre blessé a été retrouvé échoué le lendemain dans une baie voisine. **MALIN-HEAD.**



MUTINERIE DANS UN COUVENT. — Une mutinerie a éclaté à l'atelier-refuge des jeunes filles de la route de Darnetal à Rouen. Les rebelles ont refusé le travail et la nourriture. Le commissaire de police a été accueilli par des injures, des sifflets et des chants obscènes. On a incarcéré dix-neuf rebelles à la prison de la ville où elles se sont rendues en chantant l'*Internationale* et la *Carmagnole*. **ROUEN.**



UNE AUTO-MITRAILLEUSE VERSE : UN TUÉ, TROIS BLESSÉS. — Une auto-mitrailleuse, pilotée par le capitaine Gentil, revenant de Colomb-Béchar, et montée par trois mécaniciens, a versé au pont d'El Kantara, à 18 kilomètres d'Alger, sur la route de Duperré. Le capitaine Gentil a été grièvement blessé. Un mécanicien a été tué sur le coup et les deux autres blessés. **ALGERIE.**



LION ÉCHAPPÉ DE SA CAGE. — A Greenwich, dans le Connecticut, au cours d'une séance de dressage dans une ménagerie, un gros lion africain brisa les barreaux de sa cage et s'élança au milieu du public, où se trouvaient les familles Rockefeller et Gould. La foule épouvantée s'ouvrit un passage à coups de couteaux dans les toiles pendant que le lion se promenait tranquillement dans la salle. **NEW-YORK.**



BAL SANGlant. — Pendant un bal, dans le village de Droesdel-Agua, une discussion s'étant élevée entre jeunes gens qui voulaient danser avec la même jeune fille, les assistants se divisèrent en deux camps et en vinrent aux mains. Les couteaux sortirent des poches et bientôt douze paysans tombèrent gravement blessés, trois sont morts. **MADRID.**



UN MONSTRE. — Une nommée Costina, sortie récemment d'un asile d'aliénés, qui avait déjà tué un de ses enfants, étant réveillée par sa fillette âgée de 10 ans, qui se plaignait de douleurs au ventre, lui répondit qu'elle allait lui faire passer. Prenant une paire de ciseaux, elle lui ouvrit l'estomac et l'abdomen. La fillette est morte dans d'horribles souffrances. **CATANÈ.**



UN AUTOBUS EN FEU. — Par suite d'une explosion d'essence, un omnibus automobile Place-Figalle-Halles aux Vins, en station place Figalle, a pris feu vers 11 heures. En quelques secondes, la lourde voiture a été la proie des flammes. Quand les pompiers arrivèrent, ils ne purent que sauver la carcasse métallique et le châssis de l'autobus. **PARIS.**



MÈRE IVROGNE. — Dans un accès de délirium tremens, une nommée Wells, femme d'un électricien, a coupé la gorge à ses trois enfants et s'est fait ensuite justice. Son mari en rentrant découvrit une fillette de cinq ans qui avait survécu au drame et qui le lui raconta dans toute son horreur. **LONDRES.**



SCULPTEUR ÉCRASÉ PAR SON ŒUVRE. — Un jeune sculpteur, nommé Wagner, ciselait un bloc de pierre à la section de sculpture de Munich lorsque par suite d'un faux mouvement le bloc mal étayé bascula et tomba sur le sculpteur qu'il écrasa. **MUNICH.**



FOLIE DU ROI D'ANNAM. — On annonce que Than-Thai, roi d'Annam, qui était atteint d'aliénation mentale, a commis un nouveau crime. Le forcené au cours d'une crise a assommé à coups de bâtons sa « moussa » favorite et lui a fendu le crâne. Il est question de l'interner en Algérie. **ANNAM.**